

AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine)

AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET

PAR

Frédéric Soulié.

5



PARIS

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC.,

11, rue du Jardinet.

1848

XVII

Pendant que Morillon jouait son rôle de Céladon près de Rose Robertin, Barthe et Poiré s'étaient mis en route pour Rennes, et ils y étaient arrivés le lendemain, que Morillon hurlait encore dans sa cagé. Une fois à Rennes, Guillaume échangea son uniforme contre ses anciens habits

de paysan, et reçut les dernières instructions de Barthe. Celui-ci lui apprit alors que la Guyomarais était certainement l'un des associés de la Rouarie, et qu'il était impossible qu'il ne se passât pas dans son château quelques menées, grâces auxquelles on serait enfin sur la trace de la conspiration.

— Tu comprends, dit Barthe à Poiré, tu es annoncé comme un furieux royaliste ; joue ton rôle en conscience, gagne la confiance du jardinier et puis celle du maître. Aide-nous à découvrir cet enragé marquis et tu ne regretteras pas d'avoir été destitué de tes fonctions de commandant du château de Nantes.

Les deux espions prirent immédiatement la route du château de la Guyomarais. Ils y arrivèrent à la nuit tombante.

Le château était situé au bout d'une longue avenue d'ormes traversant des terres labourables. Le jardin qui entourait les bâtiments avait tout au plus sept ou huit arpens et se trouvait au milieu de ces terres. Il était défendu par une simple haie vive. La maisonnette qu'habitait Périn était située au bout de l'avenue et à l'entrée de cet enclos naturel, comme serait la loge d'un concierge à l'angle d'une grille. Elle était cependant en dehors de la haie, et se perdait dans

l'ombre des arbres séculaires de l'avenue.

Lorsque Barthe et Poiré arrivèrent à la porte du jardinier de la Guyomarais, Périn répondit à leur premier appel. Il était seul dans sa maison et ne parut nullement étonné de voir arriver nos deux espions. Barthe comprit qu'on avait compté sur sa promesse et qu'ils étaient attendus, et à la façon amicale dont Périn l'accueillit, il vit qu'il avait cause gagnée.

Après les avoir fait asseoir et les avoir invités à se reposer, Périn demanda à Poiré où il avait servi, et celui-ci ne manqua pas de noms à citer.

Il n'y avait pas assez longtemps qu'il avait abandonné son état de jardinier pour n'avoir pas d'excellents renseignements à fournir sur son propre compte. Périn passa ensuite à l'examen de la science horticole de Guillaume, et reconnut avec plaisir qu'il avait affaire à un habile jardinier.

Le marché fut bientôt conclu, car Guillaume ne se montra difficile sur les gages, qu'autant qu'il le fallait pour n'avoir pas l'air d'avoir envie de la place à tout prix. Barthe, à qui Morillon avait donné rendez-vous à Rennes, n'accepta pas l'offre que lui fit Périn de passer la nuit dans la cabane, et repartit sur-le-

champ pour la ville. Il avait été convenu entre lui et Guillaume qu'à la première découverte celui-ci en enverrait avis à Morillon en expédiant à Rennes un des gendarmes de la brigade, qui se trouvait à une lieue à peu près de la Guyomarais.

Le soir même, Guillaume fut installé dans un petit grenier situé au-dessus de la chambre de Périn, qui occupait le rez-de-chaussée. Ce grenier avait une lucarne qui, ouvrant du côté du château, dominait par conséquent toute la partie du jardin qui séparait la demeure du maître de la petite maison du jardinier Guillaume qui avait le désir de voir finir bientôt l'espèce de pénitence qui lui était

imposée, se mit en embuscade dès qu'il fut retiré dans sa petite chambre, et examina le château. Il était exactement fermé, et nul bruit ne s'y faisait entendre.

Guillaume, après une heure d'attente, supposant qu'on lui avait confié une mission tout à fait inutile, allait se décider à se coucher, lorsqu'il entendit le pas d'un cheval qui entrait dans l'avenue. Bientôt après le cheval s'arrêta à la porte de Périn ; le cavalier mit pied à terre, et Guillaume put entendre une voix qui disait au jardinier :

— Eh bien ! comment va ce pauvre M. Gosselin ?

— La fièvre ne l'a pas quitté de la journée, monsieur le docteur, du moins à ce que m'a dit ma femme qui aide la sienne à le veiller.

— C'est bien, reprit le docteur, je vais près de lui. Seulement, dites-moi, quelqu'un est-il venu le voir aujourd'hui ?

— Ceux qui viennent d'habitude.

— C'est tant pis, dit le médecin, les conversations l'animent et lui font du mal.

— Il est encore plus agité quand il ne voit personne, répliqua Périn. Sa femme ne peut le calmer ; et aujourd'hui même, comme M. Fontevieux est arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, M. Gosselin a voulu partir, il a demandé son cheval.

— Le malheureux se tuera, dit le médecin avec un soupir.

Aussitôt, et sans attendre la réponse de Périn, il entra dans le jardin et se dirigea vers le château.

Quoique la porte principale fit face à la maisonnette où se trouvait Guillaume Poiré, le médecin n'y alla point frapper; il fit le tour du château et entra sans doute par quelque porte de service.

Guillaume ne quitta point sa lucarne. Au bout de deux heures, il vit ressortir le médecin, accompagné d'une femme. Ils causaient avec action; mais à la distance où ils se trouvaient, Guillaume ne put d'abord entendre les paroles; ce-

pendant il s'approchèrent peu à peu, et cette femme accompagna le docteur jusqu'à la porte du jardinier.

— Demain soir, lui disait le médecin, je serai ici à pareille heure, et je ne le quitterai plus.

— Je vous remercie de vos bons soins, monsieur Thaburel, repartit la dame ; je n'ai pas besoin de vous dire combien nous vous serons tous reconnaissants de votre dévoûment.

— Je n'aurais pas hésité à rester ce soir, repartit Thaburel, si je n'étais obligé de donner un prétexte à mon absence de Rennes. Puis il reprit : D'ailleurs, il faut que je passe à la Prémon-

trée pour voir le malheureux comte de Perbruck.

— Comment va-t-il ? dit la dame.

— C'est une visite d'adieu que je vais lui faire. Il n'y a plus aucun espoir.

— Et son père est-il informé de l'état de son fils ?



— Je lui ai envoyé deux messagers, mais aucun n'a pu l'atteindre. Vous comprenez qu'il ne dit pas où il se cache.

La dame ne répondit pas, et Thaburel reprit aussitôt :

— Adieu et à demain. Je ne quitterai plus notre malade.

— Vous le trouvez donc bien mal ? repartit la dame.

— Si M. Gosselin, répondit le médecin, voulait avoir pour lui-même la patience qu'il impose aux autres, il serait bientôt guéri, mais sa pensée le dévore. Il faut tout faire pour le calmer.

Le médecin appela Périn et remonta à cheval ; la dame retourna lentement vers le château. Dans cette première soirée, Guillaume Poiré avait recueilli trois noms. Celui de Gosselin, celui du médecin Thaburel et celui de Fontevieux, qui tous les trois lui étaient parfaitement inconnus. Mais on avait parlé de Perbruck, et c'était là un indice suffisant pour lui faire croire qu'il était sur la bonne piste.

Le lendemain, Périn désigna à Poiré ce qu'il avait à faire, et celui-ci fut obligé de bêcher un carré de jardin.

Il y était à peine depuis quelques minutes qu'il se mit à chanter à tue-tête. Périn accourut aussitôt et lui dit de la façon la plus naïve du monde :

— Eh ! mon gars, j'avais oublié de te dire que nous avions un malade dans le château ; ce n'est pas la peine de lui rompre la cervelle avec tes chansons.

— Ah ! ah ! dit Poiré en reprenant son ouvrage d'un air d'indifférence, c'est donc un de nos maîtres ?

— Non, répondit Périn, c'est un des amis de M. la Guyomarais.

— C'est drôle qu'il vienne se faire soigner dans une campagne ; il me semble qu'à la ville, il serait bien plus à portée des médecins.

— Bah ! dit Périn, il paraît que c'est un pauve diable, à qui on a donné asile par pitié. Tiens, ajouta-t-il, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, elle va nous en donner des nouvelles. Eh bien ! Mariolle, lui dit-il en l'abordant, comment va ton malade.

— Il a eu la fièvre toute la nuit, dit la femme Périn, et il a parlé à tort et à travers. Je crois qu'il est fou, et, ma foi, je pense qu'il n'ira pas loin.

Puis elle se tourna vers Poiré et dit à son mari :

— Voilà donc le gars que tu as arrêté ? il me semble que tu aurais pu en choisir un plus jeune.

— Il me va comme ça, repartit le mari d'un ton aigre et jaloux.

La jardinière était jolie. Elle regagna sa maisonnette, et Périn alla se remettre à l'ouvrage de l'autre côté du jardin.

Tout cela avait été dit si naturellement que Poiré dut penser qu'il n'y avait aucun mystère dans la présence de ce malade au château de la Guyomarais, ou du moins que les jardiniers n'en avaient pas d'idée.

La plus grande partie de la journée se passa sans qu'il remarquât rien d'extraordinaire. Vers les quatre heures, Poiré vit seulement arriver un jeune homme qui entra dans le château. Il supposa que c'était celui dont il avait été parlé la veille, et qu'on avait nommé Fontevieux.

Un moment après le jeune homme ressortit et vint droit à Poiré, qui était penché sur un carré dont il arrachait les mauvaises herbes, et lui dit :

— Eh ! père Périn !

Guillaume se redressa et répondit :

— Je ne suis pas M. Périn.

Le jeune homme parut stupéfait de ren-

contrer devant lui un visage étranger.

— Ah ! lui dit-il en l'examinant, qui donc êtes-vous ?

Guillaume lui raconta comme quoi il était garçon jardinier et comme quoi il était arrivé de la veille. Le jeune homme ne fit pas d'observations et lui dit sans le quitter des yeux.

— Eh bien ! va dire à la mère Périn que j'ai besoin de lui parler.

Guillaume fit sa commission.

Il paraît que la demande déplut à la jardinière, car elle répondit d'un ton d'humeur :

— Je comprends ; maintenant que M. de Fontevieux est arrivé, il faut que

j'aille veiller le malade pendant que madame va aller causer dans un coin avec le jeune homme.

Aussitôt elle se dirigea vers le château ; Guillaume Poiré la suivit.

Mais ce qu'avait prédit la paysanne n'arriva pas. Fontevieux, car c'était bien lui, resta dans le jardin et se promena dans l'allée qui faisait face à la grande avenue.

Toutes les fois qu'il arrivait près de la barrière, il s'arrêtait, tirait sa montre comme quelqu'un qui attend avec impatience des gens qui n'arrivent pas.

Guillaume observa ce manége, qui dura jusqu'au moment où il vit ve-

nir plusieurs cavaliers bride abattue.

Le premier que Guillaume put apercevoir était le marquis de Perbruck ; Poiré le reconnut pour l'avoir vu chez Fichet. Il était en compagnie d'un gentilhomme aussi âgé que lui, mais que Poiré ne connaissait pas, c'était M. de Paradèze. Fontevieux les introduisit dans le château. D'autres arrivèrent successivement : c'était Tinteniac, Tuffin, M. de Champagnolles, que Poiré ne connaissait pas. Fontevieux les introduisit de même dans l'intérieur du château.

Ceci ressemblait volontiers à une réunion de conspirateurs, et la présence de

M. de Perbruck était pour Poiré une preuve suffisante du caractère politique de cette assemblée. Guillaume vit briller dans un prochain avenir les dix milles livres promises par Morillon.

Cependant la nuit était arrivée, et il fallut que Guillaume se retirât dans la maison de Périn. Ainsi une conférence avait lieu dans le château, et Poiré se désespérait en voyant qu'il lui serait sans doute impossible de savoir quel en était le but.

Il essaya d'en découvrir quelque chose en faisant causer le jardinier, tout en mangeant l'énorme morceau de pain qui lui servait de souper. Poiré lui dit du ton le plus niais qu'il put prendre.

— Il me semble que tout ce monde-là va bien fatiguer votre pauvre malade.

— Ma foi, dit le jardinier, qui paraissait toujours de fort mauvaise humeur, un peu plus, un peu moins, au point où il en est, cela ne lui fera pas grand'chose. Il paraît qu'il veut faire son testament, et c'est pour cela qu'on a fait venir le notaire et les témoins.

— C'est donc un homme riche ce M. Gosselin? dit Poiré.

— Je ne le croyais pas, répondit le jardinier, mais il paraît qu'il a de quoi.

— Et de quel pays est-il?

— Je n'en sais rien, et je ne m'en oc-

cupe pas, repartit la femme Périn avec un tel air d'indifférence que Poiré jugea que décidément elle ne savait rien.

— Allons, dit-elle un moment après, voilà l'heure d'aller se coucher.

— Oui, fit Périn, pour vous autres; mais moi il faut que j'attende l'arrivée du docteur, qui n'est pas encore venu.

— Oh! si vous voulez, dit Guillaume, je l'attendrai, moi, je n'ai pas envie de dormir.

— Tu ne sais pas où sont les écuries, dit le jardinier.

— Que si, dit Guillaume, je les ai vues là-bas, derrière le château, au coin du clos.

— Ah ! fit la femme, vous savez déjà les êtres.

Guillaume eut peur d'avoir été trop loin ; mais Périn reprit aussitôt et sans montrer aucune défiance :

— C'est égal, le docteur est habitué à moi, et je l'attendrai. Monte dans ta chambre, mon gars, chacun son ouvrage.

Guillaume obéit, et gagna le petit escalier extérieur qui montait à son grenier. Une fois chez lui, Guillaume se mit à marcher pesamment pendant quelques minutes jusqu'au moment où la paysanne impatientée lui dit à travers les planches :

— Eh ! dis donc ! toi, là-haut, vas-tu bientôt me laisser dormir ?

Guillaume s'arrêta, et bientôt après, au silence absolu qui régnait au rez-de-chaussée, il jugea que le sommeil avait gagné la jardinière. Bientôt après, il entendit le bruit d'un cavalier qui arriva en quelques instants près de la maison. Périn alla recevoir son cheval en lui disant :

— Bonsoir, monsieur le docteur.

Celui-ci ne s'informa pas, comme il avait fait la veille, de la santé de son malade et dit seulement à Périn :

— Tu peux te coucher, je ne partirai pas cette nuit.

Périn lui répondit :

— Madame Gosselin m'en avait averti

et je vais conduire votre cheval à l'écurie.

Thaburel entra dans le clos et le traversa rapidement pendant que Périn longeait la haie pour arriver aux écuries par un petit sentier qui la bordait au dehors. Un moment après il revint, et Guillaume l'entendit se coucher. Alors notre espion se décida à tenter un grand coup.

Il quitta son grenier, tourna le clos par le sentier qu'avait suivi Périn, afin de découvrir quelque passage par où il pût pénétrer sans être vu du château. Quelques instants après il arriva à une petite porte basse et qui ouvrait sur une grange déserte. Cette grange communi-

quait à l'écurie, qui ouvrait elle-même sur une basse-cour qui n'était close que par des treillages mal joints.

Bientôt Guillaume se trouva dans le jardin, et quelques instants après il était à la porte du château.

Malgré l'épaisseur des volets, tant intérieurs qu'extérieurs, qui fermaient chaque fenêtre, Poiré reconnut que l'on parlait avec action dans une des salles basses du château, mais il ne put entendre ce qui s'y disait. Il écouta longtemps et finit par se décider à entrer. Il se glissa le long d'une allée et arriva à la petite porte par laquelle il avait vu pénétrer tous ceux qui étaient arrivés dans la

journée ; mais ce fut en vain qu'il essaya de l'ouvrir, elle était fermée intérieurement. Guillaume désespéré, allait se retirer, lorsqu'il entendit tourner la clé dans la serrure et tirer les verrous avec précaution. Il se jeta derrière une charmille, tremblant d'avoir été découvert, et s'attendant à voir sortir les personnages qu'il avait vus entrer.

Sa stupéfaction fut grande, en apercevant sur le seuil ouvert une espèce de fantôme blanc , qui ferma lentement la porte derrière lui, et qui s'avança silencieusement vers la basse-cour. Guillaume le suivit, cet étrange fantôme entra dans l'écurie, et malgré l'obscurité de la

nuit, il détacha un cheval qu'il fit sortir, puis il lui dit d'une voix que l'animal obéissant sembla reconnaître :

— Allons, César, tiens-toi tranquille, nous allons nous remettre en campagne.

Puis, il alla chercher la selle, puis la bride, harnacha complètement le cheval et l'enfourcha.

A peine ce singulier personnage enveloppé d'un long drap blanc fut-il en selle, qu'il fit entendre une sorte de rire satisfait, et qu'il s'écria :

— A moi, maintenant, mes fidèles Bretons. Guerre à la république, et vive le roi !

Aussitôt il lança son cheval à travers le jardin en continuant ses cris. Mais déjà un tumulte extraordinaire s'était fait entendre dans le château. On criait, on appelait de tous côtés, et parmi ces voix confuses Poiré put entendre une voix de femme qui disait plus haut que tous les autres :

— Armand ! Armand ! où es-tu ?

— Ah ! les voilà répondit le cavalier en poussant un cri sauvage.

Il se précipita du côté du château au moment où en sortaient cinq ou six personnes parmi lesquelles était une femme.

— Le voilà, le voilà ! s'écrièrent-ils tous à la fois, en s'élançant vers le cava-

lier, qui lui-même se jeta au milieu de ceux qui venaient pour l'arrêter.

— Saisissez-le, arrêtez-le! criait la femme que Poiré reconnut pour celle qui avait causé la nuit précédente avec le docteur.

Mais le cheval, lancé à toute bride, et animé par les cris de ceux qui le poursuivaient, se mit à courir à travers le jardin, enportant avec lui son cavalier enveloppé de son blanc linceul. Ce malheureux semblait s'exciter dans cette course furieuse par des rires et des cris extravagants. Enfin, Fontevieux se décida à s'élancer à sa rencontre, mais ce fut en vain, le cavalier lui asséna un

coup de bâton qu'il tenait à la main et le renversa par terre tout étourdi. Ce fut alors que celle qui devait, selon Poiré, être madame Gosselin, rentra dans le château. Elle reparut presque aussitôt tenant une paire de pistolets. Elle se plaça au milieu d'une allée par laquelle arrivait le cheval de toute sa vitesse, et lorsqu'il fut à quelque pas près d'elle, elle l'ajusta, tira, et le cheval, frappé à l'épaule, trébucha, se releva, et s'abattit tout à fait aux pieds de Thérèse Moëllien, car c'était elle.

— Ah ! misérable ! fit le cavalier en se relevant et en marchant sur elle.

— Tais-toi, Armand, lui dit Thrèsée

d'une voix éclatante... tais-toi, le roi dort.

A ce mot, le terrible insensé laissa tomber le bâton qu'il tenait à la main et resta immobile. Les autres personnes qui s'étaient répandues dans le jardin pour l'arrêter arrivèrent près de lui, et Poiré entendit la voix de M. de Perbruck dire à l'un de ceux qui l'accompagnaient et qui n'était autre que M. de Paradèze :

— Décidément il est fou ! Nous ne pouvons marcher avec un chef tel que celui-là.

— Mais qui mettre à sa place ? répondit le baron.

— Il ne manque pas de gentilshommes qui le valent, répondit hardiment M. de Perbruck.

— Je ne dis pas le contraire, reprit le baron de Paradèze, mais si la Rouarie nous manque, tout est perdu.

Guillaume tressaillit de joie à ce nom ; un éclair aux reflets d'or l'éblouit. Il y avait dix mille francs dans ce nom.

— Que disiez-vous de M. Gosselin ? dit Thérèse en s'approchant de ces messieurs et en appuyant sur ce nom... de Gosselin.

— Il est inutile de nous rappeler ce nom d'emprunt, repartit M. de Per-

bruck ; ne connaissons-nous pas tous le vrai nom de celui qui le porte ?

— Les murs ont des oreilles, et les arbres aussi peut-être. Tenez, voyez, on est levé dans la maison du jardinier.

Le médecin, aidé de Fontevieux, avait ramené la Rouarie dans le château. Thérèse et les deux vieux gentilshommes y rentrèrent immédiatement.

Guillaume poussa un soupir de tigre ; il tenait enfin la Rouarie. Sa seconde pensée fut de se dire :

— Que ferai-je de mes dix mille livres ?

Aussitôt Guillaume reprit en toute hâte le chemin par où il avait pénétré dans le

clos, et regagna son grenier. Il y était à peine qu'il entendit Périn sortir de sa maison et monter doucement.

— Hé ! lui dit le jardinier, est-ce que tu dors ?

— Nenni ! fit Poiré, j'ai entendu un bacchanal d'enfer et je n'ai pas osé bouger. J'ai cru qu'il y avait une légion de diables dans le jadin.

— Tu ne t'es donc pas couché que te voilà habillé ?

— C'est qu'au contraire je me suis relevé tout à fait, parce que je ne veux pas rester une heure de plus dans une maison où il revient des morts.

Le paysan se signa et dit à Guillaume :

— Tu attendras bien le jour; mais puisque tu es levé, descends un peu en bas. Ma femme se meurt d'effroi, et moi-même... Ah! que le diable emporte ce M. Gosselin !

— C'est peut-être ce que le diable a voulu faire, dit Poiré en suivant le jardinier.

Ils rentrèrent dans la chambre basse et trouvèrent la femme de Périn à genoux et récitant ses prières pendant que ses dents claquaient d'épouvante.

On ralluma le feu, on se blottit autour

du foyer et l'on causa sur l'évènement de la nuit.

— M'est avis, dit le jardinier, que je devrais avertir M. la Guyomarais de ce qui se passe.

— Vous ne feriez pas mal, dit Poiré, qui cherchait un prétexte pour s'éloigner immédiatement, et si vous vouliez lui écrire un mot. je lui porterais la lettre. Ce serait le meilleur.

— Le meilleur, dit le jardinier, est que je parte tout droit pour Rennes, et que j'aille prévenir monsieur.

— Tiens, dit la femme, le meilleur encore, en y pensant bien, c'est de nous tenir tranquilles. Quand notre maître a

amené ici ce monsieur Gosselin, il nous a dit, ce me semble : « quoiqu'il arrive, quoi que vous entendiez, ne vous mêlez de rien.» Tu connais M. la Guyomarais, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari, il veut être obéi dans tout ce qu'il dit ; s'il nous a recommandé de ne nous mêler de rien, c'est que ça lui va qu'on fasse la course à travers ses carrés et ses plates-bandes. Ainsi restons chez nous.

— C'est possible, dit Poiré, que ça vous aille. Mais ça ne me va pas de rester dans une maison pareille. Au revoir, la compagnie, dit-il en se levant et en se dirigeant vers la porte.

— Attends au moins que je te paie ta journée, lui dit Périn.

— Je vous en fais cadeau, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas t'en aller comme ça, reprit le jardinier en voulant l'arrêter.

— Laisse-le partir, dit la jardinière à son mari. Qui sait si monsieur ne nous aurait pas mis à la porte pour avoir pris un garçon jardinier sans le lui avoir présenté?

Guillaume Poiré s'éloigna. La passion qui animait les hommes de cette époque était extraordinaire. Ce misérable Poiré frémissait de joie à la pensée d'avoir dé-

couvert le terrible conspirateur, et si l'idée des dix mille livres promises entrait pour quelque chose dans son bonheur, l'idée d'envoyer le marquis de la Rouarie à l'échafaud le flattait peut-être plus. Dès qu'il eût quitté la maison de Périn, Guillaume courut en toute hâte vers la brigade où il devait trouver un homme qu'il pût expédier à Morillon, qu'il croyait à Rennes. Pendant que le misérable espion allait dénoncer le chef de tant de nobles conjurés, une bien triste scène se passait dans l'intérieur du château.

XVIII

On avait recouché la Rouarie ; le médecin l'avait saigné, et le transport furieux qui s'était emparé du malheureux Armand s'était subitement calmé. Pendant ce temps on s'était assemblé dans la chambre contiguë à celle où la Rouarie était couché.

Taburel ne le quitta que lorsqu'il le

vit assoupi ; alors il entra dans la chambre où s'étaient formés plusieurs groupes : Thérèse et Fontevieux d'un côté, Tinteniac et Tuffin de l'autre, MM. de Paradèze et de Perbruck dans l'embrasure d'une croisée ; on parlait bas, mais on discutait avec chaleur.

L'arrivée de Taburel fit cesser tous ces entretiens.

— Eh bien ! lui dit-on lorsqu'il parut, êtes-vous plus rassuré ?

— La maladie est terrible, répliqua-t-il ; mais la constitution de la Rouarie est si puissante qu'il est possible qu'il triomphe de son mal. Si la journée de demain et la nuit prochaine

n'amènent pas de nouveaux accidents, je crois pouvoir répondre de lui ; mais il faut que cette journée et cette nuit se passent dans le plus absolu repos.

— N'oubliez pas, reprit M. de Perbruck, que ni moi ni M. de Paradèze ne pouvons rester longtemps dans ce château, et qu'il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Je ne vous demande que vingt-quatre heures, répondit Taburel; dans vingt-quatre heures M. de la Rouarie sera mort ou sauvé.

— C'est bien ! fit M. de Perbruck en saluant.

— Messieurs, reprit Thérèse Moëllien

en s'adressant à Tinteniac et à Tuffin, veuillez montrer à ces messieurs les chambres qu'on leur a préparées.

Tous sortirent, et Thérèse resta avec Taburel et Fontevieux. Elle se retourna vers le docteur, et sans lui adresser la parole, elle attacha sur lui un regard plein de tristesse. Taburel détourna les yeux.

— Quoi! dit alors Thérèse à voix basse il n'y a donc plus d'espoir ?

— Il n'y en a plus, dit Taburel.

Thérèse cacha sa tête dans ses mains et se mit à fondre en larmes, en disant d'une voix étouffée :

— Nous sommes perdus !

— Mais pourquoi, dit Fontevieux ,

pourquoi avoir donné à nos amis l'espoir que d'ici à vingt-quatre heures le marquis pourrait être sauvé ?

— C'est, répondit Taburel, parce que demain doivent arriver ici la Châtaigneraie, Granville, Champagnolles et quelques autres, qui ne se croiront pas déliés de leur serment parce que la Rouarie sera mort. Il faut que son œuvre lui survive. C'est lui qui l'aura créée, ce sera nous qui l'accomplirons. N'attendez-vous pas, d'ailleurs, le jeune homme que vous avez envoyé à Desilles sous le nom du comte de Perbruck ?

Thérèse et Fontevieux ne répondirent que par un signe affirmatif. Tous deux

étaient trop cruellement frappés dans leur affection et dans leur dévoûment pour avoir une autre pensée que celle de la perte immense qu'ils allaient faire.

— Et maintenant allez vous reposer tous deux, reprit Taburel, je resterai près de lui.

— Non, dit Thérèse, si sa fin est prochaine, je ne le veux point quitter, c'est moi qui veillerai à son chevet.

— Mais, dit Georges, voilà bien des nuits que vous passez sans sommeil ; si le dévoûment et le courage ne se lassent pas, les forces humaines se brisent. Allez, Thérèse, nous avons besoin que vous soyez forte. Je resterai près du marquis.

— Vous, dit Thérèse avec un amer sourire, vous? Non, pas vous; oh! s'il doit mourire bientôt, ajouta-t-elle avec une pieuse exaltation, s'il doit mourir, et qu'une lueur de raison lui revienne, il faut qu'il me voie près de lui, il faut qu'il ne puisse pas croire que je l'ai abandonné un seul moment.

Fontevieux baissa les yeux et s'inclina. Thérèse, lui tendit la main, et rentra tout aussitôt dans la chambre de la Rouarie. Taburel resta avec Fontevieux dans la pièce contiguë; ils se jetèrent sur des fauteuils, où la fatigue ne tarda pas à les endormir l'un et l'autre.

Cependant Thérèse était debout de-

vant le lit sur lequel gisait le marquis. Dormait-il, ou bien le repos dans lequel il paraissait plongé n'était-il que le résultat de l'anéantissement de toutes ses forces ? Elle se pencha vers lui.

— Armand... Armand, dit-elle de cette voix qui avait coutume de l'éveiller du milieu du plus profond sommeil.

La Rouarie demeura immobile. Thérèse poussa un profond soupir : la Rouarie devait être bien mal pour ne pas avoir répondu à cette voix aimée... Alors, Thérèse alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte de l'antichambre où étaient restés Taburel et Fontevieux. Dès qu'elle fut assurée qu'ils dormaient, elle ferma

cette porte, poussa le verrou et revint près du marquis. Elle se mit à genoux au chevet du lit; mais ce n'était pas pour prier. A l'endroit du traversin et des oreillers elle glissa la main entre les deux matelas et attira doucement une petite valise qui s'y trouvait cachée. Malgré l'extrême précaution que Thérèse mit à ce mouvement, il éveilla la Rouarie; il se releva brusquement, se retourna et chercha à arrêter la main qui s'emparait de son trésor. Il reconnut Thérèse et lui dit d'une voix presque éteinte :

— Pourquoi veux-tu me prendre ces papiers?

— Je voulais les consulter pendant que je suis seule, dit Thérèse d'une voix tremblante, je voulais calculer les forces sur lesquelles nous pouvons compter.

— Non, dit la Rouarie avec un sourire amer, je vois bien ce que c'est, tu veux les prendre, parce que... parce que... je... vais...

Il ne put en dire davantage, et il retomba dans le lourd assoupissement qui l'accablait. Thérèse leva au ciel ses yeux mouillés de larmes. Cependant elle reprit courage et s'éloigna du lit avec la valise. Elle l'ouvrit et chercha rapidement parmi les nombreux papiers qu'elle renfermait. Enfin, elle trouva un cahier

composé de cinq ou six feuilles de papier écolier cousues ensemble : c'était l'acte d'association de tous les gentilshommes de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou ; cet acte portait deux cent vingt signatures, et pouvait devenir l'acte d'accusation avec lequel on pouvait envoyer deux cent vingt têtes à l'échafaud. Thérèse remit dans la valise tous les autres papiers qui s'y trouvaient, tels que les pouvoirs en blanc signés par les princes, les diverses commissions qu'ils avaient données à la Rouarie, les brevets dont il pouvait disposer, enfin tout ce qui ne portait que son nom. Elle replaça la valise à l'endroit où elle l'a-

vait prise, sans que cette fois la Rouarie s'aperçût de ce mouvement.

Cela fait, Thérèse feuilleta pendant quelques moments la liste des conjurés à la clarté d'une bougie qui brûlait dans un angle de la chambre, puis après l'avoir parcourue d'un bout à l'autre, comme pour se remettre en mémoire les noms qu'elle contenait, elle s'approcha de la bougie. Après une longue hésitation, elle se préparait à brûler cette liste terrible, lorsqu'une nouvelle pensée la retint tout à coup, son œil s'illumina d'une espérance triomphante... elle murmura quelques paroles et prit une autre décision.

Aussitôt elle ôta sa robe, et se mit à découdre patiemment la doublure. Après cela, elle défit le cahier et l'étendit feuille à feuille sur le drap de sa robe, elle rabattit par dessus la doublure de soie, et cette main, depuis si longtemps accoutumée à ne manier que des armes, reprit patiemment l'aiguille. Thérèse piqua soigneusement chaque feuille, de manière à ce qu'elle ne put point glisser entre la soie et le drap. Il lui fallut ensuite recoudre la doublure et refaire tout ce qu'elle avait défait, et le jour commençait à se lever au moment où Thérèse finissait ce patient travail. Pendant ce temps, pendant que Thérèse, après dix nuits de veille, trouvait en-

core la force de veiller pour le salut de tous, Fontevieux, Taburel, MM. de Paradèze et de Perbruck dormaient à quelques pas d'elle. Quelle victoire remportée au milieu des cris des combattants et de l'ivresse de la lutte, sera plus méritante devant Dieu que ce dévoûment infatigable, et qui domptait jusqu'à la nature ?

Le jour venu, Thérèse s'habilla rapidement et rouvrit la porte de la chambre où elle avait laissé Fontevieux et Taburel.

Fontevieux était seul et vint à elle en lui disant :

— J'ai pensé que vous dormiez, j'ai respecté votre sommeil.

— Oui, dit Thérèse Moëllien avec douceur, j'ai dormi, et maintenant je me sens plus forte contre les dangers qui peuvent nous menacer.

J'ai dormi avait-elle répondu à Fontevieux, il y avait donc entre elle et la Rouarie, des secrets qu'elle cachait même à Georges : à moins qu'elle n'eût pour l'avenir des desseins qu'elle ne voulait confier à personne, pas même à celui qu'elle aimait. La femme n'avait pas absorbé l'héroïne.

Fontevieux lui annonça l'arrivée de M. de Champagnolles et de M. de Grandville, qui venaient d'arriver à la Guyomarais.

Les gentilshommes présents au château, avertis que Thérèse était visible, vinrent aussitôt pour la saluer, Taburel entra dans la chambre de la Rouarie et le trouva éveillé. Le médecin resta tout surpris, sinon satisfait, de voir l'homme qu'il avait condamné la veille, se lever sur son séant, lui tendre la main et lui parler d'une voix forte et libre. Le lourd sommeil de la nuit avait donné au malade ce repos de l'esprit que le médecin jugeait indispensable à son salut. La Rouarie demanda à voir les personnes présentes dans le château. Thérèse les introduisit près de lui. Le marquis causa avec calme de leurs projets et du pro-

chain avenir qui allait s'ouvrir pour leur noble cause.

L'impatience fiévreuse qui le faisait s'irriter de sa maladie avait disparu. Il semblait qu'averti du mal qu'il se faisait à lui-même, il se fût résigné à sa maladie et eût ajourné ses espérances.

Tous ceux qui l'entendaient étaient dans la joie la plus vive. Taburel lui seul remarquait avec une sorte de terreur profonde ce changement dont se réjouissaient tous les amis de la Rouarie et de la royauté.

Cependant le marquis remercia MM. de Perbruck, de Paradèze, Champagnolles et Grandville de l'empressement qu'ils

avaient mis à venir s'informer de ses nouvelles, puis il les engagea à retourner chacun chez soi, non seulement pour être prêts au moment de l'insurrection, mais encore pour que leur présence dans le pays n'excitât aucun soupçon, si par hasard les gendarmes qui battaient sans cesse les routes rencontraient tant d'étrangers aux abords du château de la Guyomarais.

— J'ai supplié les maîtres de la maison de ne point venir ici, leur dit-il, car ils sont surveillés, j'en suis sûr Je n'ai besoin que des soins de Thérèse, et dans quelques jours je serai debout, n'est-ce pas, docteur?

Thérèse et Fontevieux, pour qui la Rouarie était à la fois un héros et un ami, l'écoutaient avec un double désespoir, car, d'une part ils savaient que ses espérances ne se réaliseraient pas, et d'une autre part ils étaient assurés que ce n'était pas le dévoûment qui avait amené près du marquis les nombreux visiteurs qui l'entouraient.

Cependant ceux-ci paraissaient embarrassés du conseil que venait de leur donner la Rouarie; lui-même commençait à s'étonner de leur silence lorsqu'on entendit des voix nombreuses à la barrière qui fermait le clos de la maison du jardinier.

— Qu'est-ce que cela? dit la Rouarie avec un trouble qu'il n'avait jamais montré en présence d'aucun danger.

Thérèse, qui avait regardé par le trou d'un volet, répondit :

— Ce sont MM. de la Châtaigneraie et le comte de Perbruck.

— Mon fils ! s'écria le marquis en s'élançant vers la fenêtre de façon à se trouver près de mademoiselle de Moëllien.

— Non, reprit Thérèse en parlant à M. de Perbruck seul, de manière à n'être entendue que de lui, ce ne peut être votre fils... mais c'est le brave jeune homme qui lui ressemble si exactement.

— Mais je trouverai donc partout ce misérable! fit M. de Perbruck à voix basse.

— Silence, dit Thérèse, les voici qui entrent. N'oubliez pas que MM. de Champagnolles et de Grandville ne savent rien de cette étrange substitution.

Presque aussitôt parurent la Châtaigneraie et Saturnin Fichet.

Malgré lui et sous le regard de M. de Champagnolles et des autres gentilshommes présents, M. de Perbruck fut obligé de recevoir Saturnin comme son fils. M. de Paradèze fit de même.

La Rouarie salua Saturnin en lui don-

nant seulement le titre de colonel, dont il lui avait remis le brevet.

Après les premières informations sur la santé de la Rouarie et lorsqu'il appelait Saturnin près de lui, la Châtaigneraie fit un signe à M. de Perbruck, et l'entraîna dans un angle du salon.

— Monsieur le marquis, lui dit-il tout bas, je désirerais avoir un entretien particulier avec vous.

— A quel sujet? lui dit le marquis.

— Au sujet de votre fils.

— Pourquoi parlez-vous tout bas? dit la Rouarie, que toute conversation particulière alarmait.

— Il s'agit d'une affaire de famille, repartit la Châtaigneraie.

— Bien ! Je me doute de ce que ce peut être, dit la Rouarie en souriant, et si cela ne vous déplaît pas, je désire être présent à l'explication.

— Cela ne le fatiguera-t-il pas beaucoup? dit Thérèse au médecin.

— Laissez-le faire, répondit Taburel, cela le distraira de la pensée dominante qui le poursuit.

Sur un signe de Thérèse, Tinteniac invita MM. de Champagnolles et M. de Granville, arrivés dans la nuit, à prendre quelques rafraîchissements. Ceux-ci se retirèrent, mais au regard qu'ils échan-

gèrent entre eux, on eût deviné aisément qu'ils supposaient à cette réunion un autre moif qu'un intérêt de famille. Déjà les soupçons et la division s'étaient glissés entre les principaux chefs de la conspiration. La Rouarie contenait encore ces germes de division, mais sa mort devait les faire éclater.

Cependant MM. de Perbruck et de Paradèze, La Rouarie, Thérèse, Fontevieux, la Châtaigneraie et Saturnin, tous ceux qui savaient la double existence du comte Césaire, étaient demeurés ensemble.

— Monsieur le marquis, dit aussitôt la Châtaigneraie à M. de Perbruck, j'ai

une fatale nouvelle à vous annoncer. Votre fils est en danger de mort.

— Mon fils, s'écria le marquis... mais... où l'avez-vous donc vu... Il est donc retrouvé?

— Vous ignorez donc, reprit la Châtaigneraie, que j'étais resté dans le château de la Rouarie avec lui pendant l'assemblée des gentilshommes bretons?

— C'est-à-dire, reprit avec dédain M. de Perbruck, que vous êtes resté avec le misérable qu'avait flétri la main du bourreau.

— C'était votre fils, dit la Châtaigneraie.

— Non, s'écria le marquis, c'était impossible ! Ce n'est pas mon fils.

— C'est lui, je vous le jure, dit Thérèse Moëllien.

— Écoutez, Monsieur le marquis, reprit la Châtaigneraie avec une gravité qui lui était peu habituelle, il faut enfin que vous sachiez toute la vérité... Veuillez la raconter à M. de Perbruck, dit-il à Thérèse.

Celle-ci répéta au marquis ce qu'elle-même avait appris de Marguerite. M. de Perbruck resta anéanti.

— Ce secret, ajouta la Châtaigneraie, je le savais, et pour que vous ne puissiez en douter, monsieur que voici, ajouta-

t-il en montrant Fichet, vous remettra une lettre écrite par le comte à son lit de mort.

— A son lit de mort! s'écria M. de Perbruck... Mais il n'est qu'en danger, m'avez-vous dit.

— On ne joue point avec la douleur d'un père, fit brusquement Taburel, on ne le trompe point avec des espérances qu'il faut lui arracher un instant après. Votre fils est perdu, Monsieur le marquis. La gravité de ses blessures ne permet aucun espoir.

— La gravité de ses blessures ne permet aucun espoir? répéta M. de Perbruck, mais où... et comment les a-t-il

reçues, ou bien est-ce un assassinat?

— Il les a reçues, dit alors la Rouarie d'une voix solennelle, dans le plus héroïque sacrifice que personne ait jamais pu accomplir, pour notre salut à tous. Je sais ce qui s'est passé, la Châtaigneraie, reprit la Rouarie, Lambert m'a tout dit. Mais apprenez-nous comment vous avez été sauvés de cette horrible chute.

— Quelle chute, et qu'est-ce que cela veut dire? reprit le marquis de Perbruck, qui ne savait rien de ce qui s'était passé entre Morillon et les deux héroïques jeunes gens.

La Rouarie reprit la parole, et il ra-

conta ce dont Lambert avait été le témoin, jusqu'au moment où les deux jeunes gens avaient disparu par la fenêtre.

XIX

Le récit de la Rouarie avait ému tous ceux qui l'écoutaient. M. de Perbruck était anéanti. Mais si l'on eût interrogé cette douleur accablée, on y eût trouvé peut-être qu'il pensait moins au courage et à la mort de son fils qu'à la perte des

espérances ambitieuses qu'il avait fondées sur la vie de Césaire.

Cependant la Rouarie reprit bientôt en s'adressant à la Châtaigneraie :

— Et maintenant que j'ai dit par quel sublime héroïsme vous nous avez sauvés, dites-nous comment s'est accompli votre salut.

— Par un dévoûment non moins grand, reprit la Châtaignerie.

— Oh ! s'écria la Rouarie, noble pays où tout malheur à son dévoûment près de lui.

— Vous devez comprendre, dit la Châtaigneraie, que dans la position où nous étions, le comte a dû atteindre la terre

avant moi. Je tombai donc sur lui. Après le premier étourdissement causé par la violence de cette chute, j'essayai de me relever. Je pus d'abord me remettre sur les genoux, je me penchai sur Césaire, il respirait encore, je l'appelai doucement.

— Pourrez-vous marcher ? me dit-il.

— Je l'espère, lui répondis-je.

— Eh bien ! fit-il, si vous avez les mains libres comme moi, dénouez la corde qui nous tient et tâchez de vous sauver ; j'ai les deux jambes brisées, ne pensez pas à moi.

— En effet, reprit la Châtaigneraie, on nous avait lié les poignets, mais je pou-

vais remuer les mains. Je parvins à défaire le nœud qui tenait liés les bras de Césaire. A son tour, et malgré les affreuses douleurs que lui causaient ses blessures, il parvint à me rendre le même service.

« — Maintenant, dit-il, partez, et dites à mon père que je meurs content d'avoir pu montrer en mourant que je n'étais pas indigne du nom que je porte. »

M. de Perbruck murmura quelques mots, et la Châtaigneraie reprit :

— Comme vous devez le croire, je ne voulus point abandonner celui qui avait tant souffert ; je parvins à le relever, et je le chargeai sur mes épaules. Je ne sa-

vais de quel côté me diriger, lorsque des coups de feu partis dans l'intérieur du château jetèrent une telle alarme parmi les quelques gardes nationaux restés à la grande porte, que je pus la franchir avec mon précieux fardeau.

— Je comprends, dit la Rouarie; ce fut sans doute au moment ou Delbenne et Morillon s'attaquèrent en croyant nous aborder. Continuez.

— Hélas! reprit la Châtaigneraie, ma bonne volonté était plus grande que mes forces. Je fus obligé de m'arrêter avec Césaire à peu de distance du château. Nous y restâmes toute la nuit. C'est de là, reprit-il d'une voix triste, que j'ai vu

l'incendie de votre noble demeure, monsieur de la Rouarie ; c'est de là que j'ai vu la retraite de ces brigands qui s'appellent entre eux citoyens. Ils passaient à quelques pas de nous, furieux de n'avoir trouvé ni femmes, ni vieillards, ni enfants à égorger pour pouvoir se vanter d'une victoire ; dix fois je voulus élever la voix pour les insulter. Mais Césaire avait raison : c'était appeler la mort sans que notre sang versé profitât à notre sainte cause. Nous les laissâmes passer.

« Cependant ce repos, au lieu de ranimer nos forces, n'avait fait que rendre plus lourds nos membres endoloris. C'est

à peine si je pouvais me relever ; comment aurais-je pu sauver mon malheureux ami ? Je prévoyais qu'il nous faudrait l'un et l'autre mourir de faim dans le champ de genêts où nous étions cachés, lorsque vers le soir même de ce jour épouvantable je crus entendre marcher à quelques pas de nous. Au risque de m'adresser à des ennemis, j'appelai, et je vis paraître la jeune fille qui nous avait appris le matin même le malheur de Césaire.

— Quoi ! Marguerite ? dit Thérèse Moëllien.

— Elle-même ! dit la Châtaigneraie.

— Pauvre et noble fille ! reprit Thé-

rèse avec des larmes, elles nous avait suivis, moi et Armand ; elle était présente au récit que nous fit Lambert de votre noble dévoûment. — « Ils doivent être morts, nous disait ce brave vieillard. — Mort ou vivant, s'écria Marguerite, je veux le revoir ; je trouverai son corps sous les ruines du château, et du moins il ne restera pas exposé aux injures de l'air ; il me semble qu'il doit avoir froid ! » Et aussitôt elle nous quitta.

— Marguerite nous a dit tout cela, fit la Châtaigneraie, lorsqu'elle nous eut retrouvés. Mais ce n'était pas assez pour elle, il fallait nous sauver. Mais que faire ? Comment emporter Césaire ? C'est

tout au plus si je pouvais me traîner moi-même. Eh bien ! Messieurs, dit la Châtaigneraie d'une voix altérée par les larmes, cette héroïque fille courut, alla, chercha, et au bout d'une heure elle ramena du château une misérable brouette qu'elle avait découverte dans les bâtiments intérieurs que l'incendie n'avait pas atteints. Nous y assîmes l'infortuné Césaire. Oh ! quel courage d'un côté et quel dévoûment de l'autre ! Lui, Césaire, dont les jambes brisées pendaient en-dehors de la brouette, dévorait ses douleurs, ne poussait pas un cri et plaisantait même, pour nous donner du courage, sur l'étrange équipage avec lequel

il voyageait; elle, Marguerite, poussait péniblement la brouette, évitant les ornières, les cailloux de la route pour épargner un cahot à son amant, haletante épuisée, tombant quelquefois sous la fatigue, mais se relevant aussitôt pour reprendre sa route et ses efforts... Noble fille!

La Châtaigneraie s'arrêta et essuya une larme.

— Et vous? lui dit la Rouarie? vous?...

— Moi, dit la Châtaigneraie en baissant les yeux, j'ai fait une lieue sur mes genoux et sur mes mains, car mes pieds ne pouvaient plus me porter.

Tous ceux qui écoutaient ce récit avaient déjà beaucoup souffert, et cependant leur cœur se serra.

— Et cela a duré?... dit Thérèse.

— Une nuit et un jour, fit la Châtaigneraie! Enfin nous nous étions retirés dans un bouquet de bois, et nous avions perdu tout espoir, lorsque nous rencontrâmes ce brave jeune homme.

— M. Saturnin Fichet, dit M. de Perbruck, en qui la douleur ne pouvait éteindre la haine qu'il portait à notre aventurier.

— Ah! je comprends, dit la Rouarie... vous aviez gagné le bois du Vire et il allait à la Fosse-Ingant.

— En quelle qualité? dit M. de Perbruck avec insolence.

— Comme votre fils, repartit la Rouarie avec le plus parfait dédain.

— Mais il est temps que cette comédie finisse, dit avec violence M. de Perbruck, et je m'étonne que M. de la Rouarie ait osé...

— Il me fallait envoyer quelqu'un de sûr à Désilles, dit sèchement la Rouarie. J'étais déjà malade et je n'avais près de moi que ce brave jeune homme à qui je pusse me fier. Désilles l'avait vu à notre grande assemblée. Je ne pouvais lui raconter la longue histoire de cet éternel quiproquo. Ce jeune homme est parti, il

le fallait pour nous tous, et je l'attendais, car... Mais, reprit-il en faisant signe à Saturnin qui voulait parler, il nous dira tout à l'heure le résultat de son voyage. Continuez, la Châtaigneraie.

— Notre sauveur peut parler, dit la Châtaigneraie, car j'étais évanoui au moment où il nous a rencontrés.

— Eh bien! dit Saturnin d'un ton dont la froideur et l'amertume contrastaient avec le caractère insouciant qu'il avait montré jusqu'à ce jour, j'allais à la Fosse-Ingant, fort embarrassé du rôle que je joue, désirant trouver quelque part le comte Césaire pour lui remettre le brevet qui lui appartient, lorsque je

fus appelé vers un petit bois par des gémissements. J'y pénétrai, et je ne fus pas peu surpris de me trouver en face de celui que je cherchais. J'appris de Marguerite, qui seule avait conservé la force de parler, l'héroïsme de M. de la Châtaigneraie et du jeune comte. La nature m'a heureusement doué de membres vigoureux; je chargeai M. de la Châtaigneraie sur mes épaules, je pris la brouette, et je parvins à conduire les deux blessés dans une assez pauvre cabane, où je les ai déposés.

— Et après? dit la Rouarie.

Le docteur s'avança.

— Le lendemain, dit Taburel, un

petit paysan venait me chercher à Rennes... C'était l'infatigable Marguerite... Toujours forte, toujours prête au salut des autres. elle me conduisit près de ces messieurs... La Châtaigneraie n'avait besoin que de repos, mais le comte était incapable de supporter la seule opération qui eût pu le sauver.

— Ainsi donc?... dit le marquis de Perbruck avec angoisse.

— Veuillez lire la lettre qu'il vous écrit, reprit Saturnin.

M. de Perbruck la prit et lut à haute voix l'écrit suivant :

« Mon père, je vais mourir. Si j'avais
« pu être sauvé, je l'aurais été par le dé-

« voûment d'une femme que j'ai perdue,
« par le courage d'un ami qui a voulu
« me rendre l'honneur, par la générosité
« d'un frère, qui chargé par le hasard
« de soutenir la dignité de votre nom et
« du mien, l'a fait respecter mieux que
« je ne l'eusse fait moi-même.

« Ce nom qu'on lui avait imposé mal-
« gré lui, il a voulu s'en dépouiller dès
« qu'il m'a eu retrouvé, mais il avait en-
« core une mission importante à remplir
« sous ce nom, je l'ai supplié de le gar-
« der. Il s'y refusait, mais la Châtaigne-
« raie lui a dit que cette mission était
« périlleuse. Alors il n'a pas hésité, il
« est parti... ce matin il est revenu, es-

« pérant que mon salut était possible,
« et tout prêt à se dépouiller encore
« pour moi, non seulement de ce nom
« d'emprunt, mais de tout ce qu'il avait
« fait en qualité de comte de Perbruck.
« Noble cœur ! Si j'avais pu vivre, il
« m'eût légué ses droits à la confiance
« des nobles Bretons... Mais je meurs et
« je ne puis lui rien léguer, moi, à moins
« qu'il ne garde ce nom qu'il a si bien
« porté et qui a servi dans ses mains au
« succès de notre association. Mon père,
« je ne veux pas vous parler des bruits
« étranges qui ont couru sur la nais-
« sance de Saturnin. Je ne veux pas sur-
« tout approfondir le mystère de la ten-

« dresse de ma mère pour ce jeune
« homme qui, ainsi que moi, a tous ses
« traits... Mais dans la position où se
« trouve notre association, il y aurait
« peut-être un noble parti à prendre.
« Consultez le marquis de la Rouarie,
« mon père, il se peut qu'il trouve utile,
« ce que moi je trouve juste, il se peut
« qu'il trouve nécessaire que ce noble
« jeune homme conserve... »

La lettre s'arrêtait là.

— Il a bien fait, dit le marquis, il n'a pas osé écrire toute sa pensée...

—Il ne l'a pas pu, dit la Châtaigneraie, la force lui a manqué. Saturnin avait appris à la Fosse-Ingant que vous deviez

vous rendre ici près de M. de la Rouarie, malade à la Guyomarais... J'ai voulu l'accompagner... J'ai voulu qu'il vous remît lui-même la lettre du comte Césaire.

— Et pourquoi? fit dédaigneusement M. de Perbruck.

— Le voici, dit Saturnin.

Il s'avança vers la Rouarie.

— Voilà, dit-il, ce que j'ai reçu à la Fosse-Ingant.

— Vingt mille livres en or, n'est-ce pas? fit la Rouarie.

— Il y manque deux livres six sous, dit Saturnin froidement. Je suis pauvre et il m'a fallu manger.

La Rouarie fit un mouvement comme pour lui tendre une poignée d'or, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il, ce n'est pas ainsi qu'on paye les braves gens comme vous.

— Merci, reprit Saturnin, ce mot là me paye suffisamment; nous sommes quittes, et je ne vous demande maintenant que la permission de quitter ce pays.

— Vous, dit Thérèse, vous qui savez tous nos secrets?

— Quel rôle voulez-vous donc que j'y joue? reprit dédaigneusement Saturnin. Celui du comte de Perbruck... je ne le puis pas... je ne le veux pas. Seulement,

je désire qu'il soit bien constaté parmi vous, que le hasard seul m'a imposé ce rôle ; que je l'ai quitté dès que cela m'a été possible, et qu'admis sans le vouloir à des complots que je ne cherchais pas, j'ai fait aussi bien que ceux dont ils sont l'espérance.

— C'est un témoignage que nous sommes tous prêts à vous rendre, dit la Châtaigneraie.

— Mais où voulez-vous aller ? dit la Rouarie.

— Je quitterai la France, dit Saturnin.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, fit le marquis de Perbruck, et vous,

Messieurs, ajouta-t-il, permettez que je vous quitte, permettez que j'aille près de mon fils.

Comme le marquis allait sortir, ils entendirent des voix nombreuses s'approcher de la chambre. Fontevieux alla vivement ouvrir la porte et aperçut une demi-douzaine de gentilshommes conduits par M. de Champagnolles, qui leur disait :

— M. de la Rouarie va beaucoup mieux, je vous le certifie, je viens de le laisser avec MM. de Paradèze, Perbruck, le jeune comte et Fontevieux.

C'était une fatalité. Il était impossible à Saturnin de se débarrasser de son titre

d'emprunt. Cependant le marquis de Perbruck voulut en finir à tout prix et il allait sans doute faire un éclat, quand M. de Paradèze l'arrêta en lui disant tout bas :

— Songez à ce qui peut se passer tout à l'heure. Vous voyez que chacun accourt pour s'emparer de l'héritage de la Rouarie.

— Vous avez raison, dit Perbruck, je ne leur donnerai pas l'avantage et la joie de mon absence.

Les nouveaux venus entrèrent dans la chambre de la Rouarie ; cependant Armand les reçut avec froideur, car il com-

mençait à comprendre d'où venait l'empressement de ces visites.

— On nous a appris votre maladie, lui dirent les nouveaux-venus, et nous désirions avoir par nous-mêmes de vos nouvelles.

— Je vous remercie, dit sèchement la Rouarie, mais trop d'empressement est souvent une imprudence. A moins que ce ne soit un acte de dévoûment à notre cause, ajouta-t-il amèrement.

On ne lui répondit pas. Il haussa les épaules et ajouta :

— Allez, Messieurs, allez, je ne veux point gêner vos conférences.

— Que voulez-vous dire? reprit la Be-

rillais, l'un de ceux qui venaient d'arriver.

— Je veux dire qu'il est juste, dit dédaigneusement la Rouarie, quand le chef est malade, que les soldats prennent un parti. Allez, Messieurs, allez... vous aussi, Fontevieux... et vous, Tinteniac, allez ; ils vous oublieraient peut-être...

On parut hésiter.

— Allez ! reprit la Rouarie d'une voix impérieuse, mais altérée, je désire rester seul avec Mademoiselle de Moëllien.

Tous les gentilshommes sortirent et se réunirent aussitôt dans une salle assez éloignée de la chambre de la Rouarie.

Saturnin les y suivit ; M. de Paradèze s'en était emparé.

— Eh bien, Taburel, dit la Berillais, vous vous êtes trompé. A la façon dont parle la Rouarie, il semble qu'il ait repris toute sa force et que bientôt...

— Occupez-vous de vos affaires, dit vivement Taburel. Cette liberté de l'esprit, cette force apparente, sont le dernier pronostic de la mort prochaine du marquis. L'excitation qui égarait le cerveau est tombée, grâce à l'abondante saignée que j'ai pratiquée ; mais ce n'a été qu'aux dépens de la force qui pouvait le sauver que j'ai obtenu ce repos.

Ce matin, j'espérais le trouver encore agité et fiévreux : j'ai trop présumé de lui. La Rouarie ne s'en doute pas, mais il ne vit déjà plus que dans la moitié de lui-même. J'ai tâté ses pieds, en feignant d'arranger son lit... le froid et l'enflure les ont déjà gagnés... la mort a commencé son œuvre; elle peut l'achever plus ou moins lentement mais elle ne reculera pas.

— C'est un affreux malheur, dit M. de Perbruck, mais nous ne devons pas le considérer comme irréparable. La devise de notre monarchie est : Le roi est mort, vive le roi! La nôtre, à nous qui

sommes ses défenseurs, c'est de dire : Un chef périt, qu'un autre le remplace.

— C'est juste, dit la Berillais, mais quel est celui qui va prendre la place de la Rouarie ?

— Demandez, dit le marquis de Perbruck, quel est celui qui oserait la refuser si elle lui était offerte ; et, ajouta-t-il en s'inclinant, voici M. de Champagnolles...

— Moi, dit le vieux gentilhomme, je la refuserais, non point à cause des dangers qui l'accompagnent, mais à cause

de la faiblesse de mon âge. Quant à celui qui me l'offre, il y met trop de générosité... En effet, Messieurs, ce que nous devons demander au nouveau chef que nous voulons élire, c'est un dévoûment inébranlable à notre cause, et aucun de nous n'en a donné des preuves plus éclatantes que M. de Perbruck. Le premier il était près de nos princes exilés. Sa fortune n'a pas été épargnée, et notre trésorier, M. Désilles, vous a appris quels nombreux sacrifices il s'est imposés. Son expérience militaire vous est connue, son influence dans le pays est immense, et s'il faut tout vous dire, il est

devenu, grâce à son fils, le nœud nécessaire de notre association.

Saturnin se trouvait donc encore mis en cause malgré lui. Il fit un mouvement d'impatience, et il allait réclamer, lorsque la Châtaigneraie et M. de Paradèze lui imposèrent silence par un signe furtif. M. de Champagnolles continua :

— Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, la plupart des gentilshommes du pays nantais et de l'Anjou ne se sont joints à l'association bretonne que sur la garantie de M. de Perbruck le père, et sur les actives démarches de son fils. C'est même

à celui-ci, vous devez vous le rappeler, que le marquis de la Rouarie a dû d'être confirmé dans la place qu'il s'était choisie parmi nous. Ainsi donc, les nobles Nantais se sont soumis au chef que reconnaissaient MM. de Perbruck, mais ils ne se soumettraient peut-être plus à celui que vous choisiriez en dehors de leurs provinces. La Bretagne a donné son premier chef à l'association, les autres provinces l'ont accepté, c'est à notre tour d'en choisir un.

— C'est juste, dit la Berillais avec sécheresse, mais M. de Perbruck ne représente pas ici l'Anjou.

— Mais je l'y représente, moi, dit M. de Paradèze avec hauteur, et je déclare que j'ai mission de donner les voix de nos provinces à M. de Perbruck le père, ou à son défaut... à...

M. de Paradèze s'arrêta, et la Berillais reprit :

— A son fils, nous le savons.

M. de Perbruck tressaillit, et la Châtaigneraie ne put s'empêcher de sourire. Saturnin était sur les épines.

— Ceci, messieurs, dit M. de Champagnolles, tranche toutes les difficultés. En élisant M. le marquis de Perbruck, vous mettez à la fois à la tête de l'association un homme qui possède toute la confiance de la famille royale, un homme dont l'expérience et la sagesse modéreront les imprudents, et un jeune et brave gentilhomme dont l'ardeur les mènera à tous les dangers. Élire M. de Perbruck, messieurs, c'est récompenser à la fois les services du père à l'étranger, et les services du fils en France…

— Oui, sans doute, dit la Berillais avec

affectation. Mais nous avons passé à la Fosse-Ingant avant de venir ici, et nous y avons appris de Désilles que le jeune comte, soit qu'il désespérât de notre cause, soit qu'il ne fût pas content de la place qui lui avait été faite, lui avait laissé entrevoir que peut-être il quitterait bientôt la France, et en ce cas...

M. de Perbruck tourna un regard désespéré du côté de Saturnin qui se taisait et semblait plus que fatigué du rôle qu'il lui fallait jouer.

— Est-ce vrai, comte, lui dit M. de

Champagnolles, voulez-vous nous abandonner? sont-ce là vos intentions?

Saturnin ne répondit pas.

— Parlez, lui dirent à la fois tous ceux pour qui il était le comte de Perbruck.

Saturnin hésita encore.

— Parlez donc, mon fils, dit M. de Perbruck d'une voix presque éteinte.

Saturnin le regarda d'un air stupéfait. M. de Paradèze prévit le danger de la

moindre exclamation, et lui dit avec intention :

— M. de la Berillais avait-il raison ? N'êtes-vous pas content de la position qu'on vous a faite ?... En effet, héritier d'une grande fortune et d'un grand nom, vous avez peut-être trouvé que vous n'étiez pas suffisamment récompensé des efforts que vous aviez faits... Mais aujourd'hui tout a changé de face, celui qui vous reléguait dans une position subalterne, n'est plus ou est bien près de mourir. Rien ne peut plus faire obstacle à votre juste ambition... Ne voulez-vous pas aider votre père dans sa glorieuse et

périlleuse mission? Il y va de l'honneur de son nom, du vôtre...

— Voulez-vous m'abandonner? dit le marquis de Perbruck d'une voix défaillante.

La Châtaigneraie dit tout bas à Saturnin :

— Acceptez.

— Non, monsieur, je ne vous abandonnerai pas, dit gravement Saturnin. Jusqu'au jour où la mort me frappera, ou bien jusqu'au jour où votre cause

aura triomphé, je serai avec vous... Après cela...

— Vous retournerez, si vous voulez, dans la retraite où vous êtes resté si longtemps, dit le marquis de Perbruck.

Saturnin répondit par un sourire dédaigneux. La Châtaigneraie, indigné de l'implacable ingratitude du marquis, s'écria :

— Non, en paix comme en guerre, triomphants ou vaincus, la place du comte de Perbruck est à côté de nous. S'il veut nous quitter, qu'il nous quitte à

l'instant même ; s'il se consacre à notre cause, il faut que ceux qui peuvent l'en récompenser lui assurent qu'il n'aura pas seulement travaillé pour l'ambition des autres.

En parlant ainsi, la Châtaigneraie regardait M. de Perbruck le père.

— S'il en est ainsi, dit Saturnin, je dois me retirer.

Cette réponse jeta un trouble étrange dans l'assemblée... M. de Paradèze parlait bas à M. de Perbruck, pendant que la Berillais et les autres gentilshommes

bretons se disaient entre eux que si le le comte se retirait, chacun restait le maître d'agir à sa guise.

— Mais c'est dissoudre l'association, dit tout bas Fontevieux à la Châtaigneraie.

— Prenez-vous-en à M. de Perbruck, repartit de même la Châtaigneraie ; il veut absolument que ce garçon fasse sa fortune et il prétend ensuite le chasser comme un laquais.

Au milieu de ce tumulte, on entendit une voix qui appelait dans le jardin.

Fontevieux courut à la fenêtre.

— C'est Marguerite, dit-il tout bas à la Châtaigneraie.

— Eh bien, reprit celui-ci, faites-la entrer, il faut que tout cela finisse puisque M. de Perbruck ne se décide à rien.

Fontevieux alla ouvrir une porte qui de la salle basse ouvrait sur le jardin. Marguerite entra rapidement... Elle vit le marquis de Perbruck et courut à lui...

— Monsieur le marquis, lui dit-elle

sans prendre garde à ceux qui l'entouraient, votre fils....

— Eh bien ? dit le marquis.

— Votre fils est mort, dit Marguerite en tombant, épuisée qu'elle était par la fatigue.

— Mort ! s'écrièrent la plupart des gentilshommes.

M. de Perbruck était pâle.

— Mort ! répéta la Berillais en s'ap-

prochant du marquis ; mais quel est donc ce jeune homme ?

— Cette fille est folle ! s'écria violemment M. de Perbruck, voilà mon fils, ajouta-t-il en montrant Saturnin.

— Ah ! fit Marguerite en regardant Saturnin.

— Taisez-vous, lui dit tout bas M. de Paradèze.

— C'est juste, murmura-t-elle en baissant la tête, c'était là la dernière volonté de Césaire.

Aussitôt M. de Perbruck s'avança vers Saturnin.

— Eh bien, mon fils, lui dit-il... eh bien, monsieur le comte, êtes-vous toujours dans l'intention de quitter notre cause?... Voyez ce que vos hésitations ont déjà produit de troubles.

— Votre père a raison, dit M. de Paradèze, voulez-vous rester avec nous ?

— Eh bien ! soit, messieurs, dit Saturnin avec éclat. Mais je vous demande à tous, de vous rappeler un jour, chacun des mots qui été prononcé dans cette

enceinte. Je réclamerai ce souvenir de vous, si jamais j'en ai besoin; puis-je compter sur votre témoignage?

— Assurément, lui répondit-on de tous côtés.

— Eh bien! donc, maintenant, reprit Saturnin, le comte de Perbruck est avec vous jusqu'à la mort.

— Nous y comptons...

Décidément Saturnin était tout-à-fait devenu le comte de Perbruck.

— Ceci lève toutes les difficultés, dit M. de Paradèze, et nous pouvons déclarer que M. de Perbruck est notre chef.

— Pas encore, dit une voix sépulcrale.

C'était la Rouarie qui paraissait appuyé sur Thérèse.

XIV

La Rouarie, chancelant, mais l'œil encore brûlant de vie et de résolution, s'avança jusqu'au milieu de la réunion et continua d'une voix vibrante :

— Vous vous hâtez trop, messieurs, je ne suis pas encore dans la tombe.

Chacun se recula devant cette apparition terrible, mais déjà tous les sinistres symptômes de la mort étaient répandus sur les traits de la Rouarie.

— Dans une entreprise comme la nôtre, dit M. de Perbruck avec assurance, la prévoyance est une nécessité impérieuse.

— Suis-je donc au pouvoir de mes ennemis ? suis-je donc sur les marches de l'échafaud, que cette nécessité soit si impérieuse ? s'écria le marquis.

Malgré tous ses efforts, la Rouarie, que Thérèse portait plutôt qu'elle ne le soutenait, sentit ses genoux fléchir et il tomba sur un siége.

A ce moment, Marguerite prit la parole et dit :

— Non, vous n'êtes pas encore au pouvoir de vos ennemis, mais je crains qu'ils ne soient sur votre trace, car en route j'ai rencontré un homme que je connais pour un républicain forcené. Il était déguisé en paysan. Vous le connaissez aussi, marquis de Perbruck : c'est cet

homme qui était dans la maison de Mathurin Fichet le jour où je vous ai sauvé.

— D'où savez-vous qu'il est venu ici ?

— En sortant de la chaumière où j'ai laissé... (elle s'arrêta, essuya quelques larmes, et reprit :) où j'ai laissé celui qui n'est plus, j'ai passé près de la brigade de gendarmerie qui est à Liffré. Un gendarme était à cheval. Le paysan lui disait :

« — Il faut que Morillon soit ici aujourd'hui-même.

« — La Rouarie est donc à la Guyomarais? a répondu le gendarme.

« — Oui, a répondu Guillaume Poiré, il y est, et bon nombre de ses complices avec lui. »

— Le gendarme est parti, et moi je suis accourue pour vous prévenir.

Cette nouvelle jeta un moment de stupeur dans l'assemblée.

— Mais qui peut nous avoir trahis ? dit Thérèse.

— Ah! s'écria Fontevieux, c'est sans doute ce misérable jardinier que j'ai vu hier ici ; il faut que je le sache.

Fontevieux courut chez Périn.

— Le nom de l'homme que tu avais pris à ton service ?

— Guillaume Poiré.

— Il est ici ?

— Dame ! non, repartit niaisement le paysan. Après la course qu'il a vue cette nuit, il a prétendu comme ça qu'il ne

pouvait rester dans une maison où il revient...

— Et il est parti ?

— De la nuit passée.

Fontevieux jeta une exclamation de fureur et rentra dans la salle.

— Messieurs, il n'en faut plus douter, notre retraite est découverte ; il faut en chercher une autre.

Pendant tout ce temps, la Rouarie, enveloppé d'une longue robe de cham-

bre, était resté sur le fauteuil où il était tombé. Tuffin son neveu, Tinteniac, Thérèse, lui faisaient respirer des vinaigres puissants, mais c'est à peine s'ils obtenaient quelques tressaillements de ce corps inerte.

Ce que n'avaient pu les astringents les plus puissants, la nouvelle apportée par Fontevieux l'opéra. La Rouarie se leva tout-à-coup.

— Eh bien, messieurs, puisqu'il faut fuir encore, dit-il, suivez-moi. Je sais des retraites inaccessibles. Allons, mon cheval... partons.

Il fit quelques pas et chancela. On le regardait dans une sombre stupeur.

— Mais suivez-moi donc ! dit-il en faisant un nouvel effort.

Mais il ne put avancer, et il fût tombé si Thérèse et Fontevieux ne l'eussent soutenu. Le malheureux porta autour de lui un regard désespéré. L'attitude morne de tous ceux qui l'entouraient sembla le frapper pour la première fois.

— Taburel ! Taburel ! s'écria-t-il tout à coup, sois vrai, dis-moi, faut-il mourir ?... suis-je perdu ?...

— Eh bien ! dit Taburel d'un ton résolu, si vous avez encore quelques ordres à donner, hâtez-vous, car la mort vient.

— La mort ! quoi ! la mort ! la mort !... s'écria la Rouarie avec une rage indicible. Mourir ! mourir !... répéta-t-il avec des sanglots déchirants. Pas encore... non... pas avant d'avoir vu le triomphe de notre cause.... Fou que j'étais, d'attendre !.... un autre sauvera la France, un autre aura ma gloire !... Non, non, cela ne sera pas. Sonnez le tocsin, reprit-il d'une voix haletante et en se débattant entre les bras de Thérèse... battez le tambour.

Commençons..... commençons..... Aux armes !... aux armes !... je ne suis point mort, je ne mourrai pas !

Il s'échappa des mains qui le tenaient et parvint à se tenir debout ; il parcourut la chambre et avait la tête haute, l'œil étincelant d'un feu vitreux, la voix rauque mais puissante.

— Vous, la Berillais, dit-il, vous guiderez vos soldats par Vannes et la Roche-Bernard. Vous, Perbruck, prenez d'abord Machecoul, c'est la tête de Nantes. Vous, Paradèze, vous irez... vous irez...

Tout-à-coup il trébucha et tomba à genoux. A ce moment un sourire convulsif erra sur ses lèvres livides ; il leva au ciel ses yeux, d'où coulèrent quelques larmes de rage, et il s'écria :

— Mon Dieu ! en me tuant, vous désertez votre cause et celle des rois, vos représentants sur la terre.

— Oh !... ne blasphême pas ! lui dit Thérèse.

— Et maintenant, reprit la Rouarie avec un râle affreux... que les bourreaux triomphent ! que prêtres et nobles pé-

rissent tous! que la France soit effacée du livre des nations!.... Voilà mon dernier vœu..... Malédiction sur vous..... Seigneur!

— Silence! s'écria Thérèse en voulant l'arrêter.

Il la repoussa.

— Et vous, lui dit la Rouarie, soyez heureuse, vous attendiez cet heureux évènement. Où est donc votre Georges adoré?... Ah! le voilà..... Je te la laisse, Fontevieux... Tiens!... tiens!... prends-là!

Tout le monde restait silencieux et désespéré.

— Il est fou, dit la Châtaigneraie.

Ce mot fut comme un coup de foudre dans ce transport frénétique. Le malheureux tressaillit; il porta autour de lui un regard sombre. Il y eut un moment de silence solennel. La Rouarie appela d'un geste Tinteniac près de lui et se releva une fois encore. Il alla droit à la Châtaigneraie, qui resta immobile devant lui.

— Donnez-moi votre main, la Châtaigneraie. Oui, je viens d'être fou... mais...

je ne le suis plus..... Or, venez tous là et écoutez-moi bien. Ne vous hâtez pas..... l'instant favorable viendra. Je vous le dis... attendez-le, mais alors, levez-vous tous à la fois... et point de mollesse, point de désaccord. Emparez-vous des principales villes... marchez à la fois sur Rennes, sur Nantes, sur Angers. Mais pour en arriver là, n'oubliez pas que vous n'avez pas affaire à des soldats qui savent que leur devoir est de couvrir leurs officiers... Soyez toujours les premiers à l'attaque...,. marchez au feu en avant de vos braves paysans, mais une fois vainqueurs, laissez-les à leur colère : point de merci, point de pitié pour les

vaincus... frappez ! frappez sans cesse !.. habituez vos hommes des champs à l'ivresse de la poudre et du sang ! faites qu'ils ne puissent jamais compter sur une réconciliation avec nos ennemis, et bientôt la France entière se lèvera à notre exemple... La sainte cause de la royauté triomphera... et... et...

Un suffocation horrible arrêta les paroles de la Rouarie.

— Alors, s'écria-t-il en reprenant soudainement sa rage et son désespoir....... alors je serai mort...! Oh! malédiction sur Dieu !

Ce fut son dernier mot; tout aussitôt il tomba dans d'affreuses convulsions, écumant, râlant, poussant d'affreux gémissements.

Thérèse à genoux près de lui tenta de le relever.

— C'est inutile, dit Taburel, c'est le dernier effort de cette nature de fer.

— Du moins, dit la Châtaigneraie, nos ennemis ne le prendront pas vivant.

— La Châtaigneraie nous rappelle, dit

M. de Paradèze, que ce château peut être envahi à chaque instant.

— Tout secours est donc inutile ? fit la Berillais.

— Inutile, repartit Taburel.

— En ce cas, reprit M. de Perbruck, notre présence n'est plus utile ici. A Nantes, Messieurs, dit-il à Paradèze et à la Châtaigneraie.

— Ne voulez-vous pas aller voir au moins le cadavre de celui que vous ap-

peliez votre fils? lui dit tout bas Marguerite.

Le marquis détourna la tête et dit à Saturnin :

— Suivez-moi, Césaire.

— Jusqu'à ce que le marquis de la Rouarie soit mort, dit Saturnin, c'est mon chef; j'attendrai qu'il ait rendu le dernier soupir.

La plupart sortirent. M. de Perbruck, qui avait obtenu de Saturnin tout ce qu'il

en voulait, ne le pressa pas davantage. Marguerite s'échappa de son côté.

— Ne venez-vous point, Madame? dit la Châtaigneraie à Thérèse.

— Il mourrait donc là, seul?

— Vous avez raison, reprit la Châtaigneraie, je reste aussi.

Taburel s'était trompé, les convulsions de la Rouarie se calmèrent, il jeta autour de lui un regard désespéré.

— Ah! dit-il, ils sont partis... toi seule

est restée… Et ceux-là, ajouta-t-il d'une voix éteinte, qui sont-ils ?

— La Châtaigneraie… le comte de Perbruck.

— Oui, oui, deux nobles cœurs ; et Fontevieux?

— Me voilà, dit le jeune homme en s'approchant.

La Rouarie prit la main de Thérèse et celle de Georges, et dit à travers les dernières expirations d'un souffle haletant :

A bientôt!... à bientôt!

Ses lèvres tressaillirent, une écume sanglante sortit de sa bouche et il tomba mort.

Il y eut un moment de morne silence dans la maison, pendant qu'on entendait s'éteindre au loin le galop des cavaliers qui fuyaient le danger dont Marguerite les avait avertis.

On releva la Rouarie et on le transporta sur son lit.

— Monsieur de Perbruck et vous,

Monsieur de la Châtaigneraie, dit Thérèse, il vous reste une importante mission à remplir.

Elle tira la valise qu'elle avait replacée entre les matelas.

— Vous irez porter ces papiers à la Fosse-Ingant, leur dit-elle ; vous remettrez aussi cet argent à Désilles... Il sait ce qu'il doit faire des uns et de l'autre.

— Ne voulez-vous pas nous suivre ?

— Non, dit Thérèse, il me reste un dernier devoir à remplir.

— Ne pourrons-nous vous y aider? dit Saturnin.

— J'y suffirai seule.

— Me refuserez-vous aussi? dit Fontevieux.

Thérèse parut ne pas l'avoir entendu.

— La nuit qui vient, dit-elle à Saturnin, protégera votre marche. Songez que vous portez avec vous tous les secrets de notre association. La Rouarie est mort; mais son œuvre s'élèvera sur sa

tombe comme un laurier. Hâtez-vous, on peut surprendre cette maison.

— Pourquoi donc y restez-vous ?

— Ce n'est qu'une tête qu'ils prendraient ; ce serait notre vengeance à tous dont ils s'empareraient avec ces papiers. Partez... partez...

Il fallut obéir.

— Où nous reverrons-nous ? dit la Châtaigneraie.

— A la Fosse-Ingant... après-demain, j'y serai, si je suis libre.

La Châtaigneraie et Saturnin, devenu tout à fait le comte de Perbruck, s'éloignèrent aussitôt. Fontevieux et Thérèse restèrent seuls en présence du cadavre de la Rouarie.

— L'as-tu entendu, Georges? dit Thérèse.

— Oui, reprit Fontevieux, il nous a dit : A bientôt.

— L'esprit des mourants voit dans l'a-

venir, reprit Thérèse d'une voix triste. Oui, la Rouarie, à bientôt! et lorsque nous reparaîtrons devant toi... tu sauras que nous étions innocents tous deux, malgré l'amour fatal que tu avais deviné. Tu sauras que ni l'un ni l'autre nous ne t'avons trahi et que nous n'avons manqué à aucun des serments que nous t'avions faits.

— Ni à aucun des devoirs qu'un ami doit à son ami, dit Fontevieux. Ensevelissez ce corps, Thérèse, dit Georges; je vais préparer sa tombe.

Un moment après, Fontevieux, seul et

armé d'une bêche, creusait une fosse sous un chêne du bois voisin.

Dans l'ombre de cette forêt, un homme suivait avec attention tous les mouvements de Fontevieux : c'était Guillaume Poiré.

Le travail fut long et pénible pour le jeune gentilhomme, l'attente pleine de terreur pour le misérable espion. Enfin, et lorsque la nuit était déjà très avancée, Fontevieux quitta la fosse qu'il avait achevé de creuser et retourna vers la maison. Il arriva jusqu'à la chambre où

gisait la Rouarie, et trouva Thérèse à genoux et priant au pied du lit.

— Est-ce fait? lui dit-elle après un moment de silence.

— C'est fait, répondit Fontevieux.

— Allons, dit-elle.

Ils prirent le corps sur le lit, mais à peine l'avaient-ils transporté hors de la chambre que les forces de Thérèse succombèrent sous le fardeau. Le corps de la Rouarie lui échappa et fit un bruit froid et flasque en tombant sur le car-

reau de la salle basse. Thérèse tressaillit comme si elle venait de commettre une profanation.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle avec effort, me refuserez-vous la force que vous accordez à d'autres ?

Elle se rappelait Marguerite traînant l'infortuné Césaire.

— Je vais aller chercher le jardinier, lui dit Fontevieux, car l'endroit que j'ai choisi pour déposer le corps de la Rouarie est encore loin d'ici.

— Non, dit Thérèse ; personne ne doit être dans le secret de la tombe de celui qui n'est plus ; ses ennemis insulteraient à sa dépouille s'ils pouvaient s'en emparer. Nous lui devons ce dernier effort.

Ils prirent ensemble l'inerte cadavre ; ils parvinrent à grand'peine à le sortir de la maison, et cette fois encore Thérèse ne put suffire à ce pesant fardeau, et le cadavre retomba sur la terre humide du jardin.

— Vous avez entendu le récit de Marguerite, dit alors Thérèse ; il faut faire,

pour la Rouarie mort, ce qu'elle a fait pour son amant vivant.

Fontevieux obéit ; il se rendit du côté des écuries et parvint à découvrir une de ces brouettes à civière sur lesquelles on roule le fourrage ; il la ramena. Ils voulurent y asseoir le corps de la Rouarie ; mais comme cette espèce de brouette n'avait pas de côtés, le corps de la Rouarie s'inclina au premier mouvement et fut sur le point de tomber. Il fallut alors se décider à le coucher en travers de la civière. Cela fait, Fontevieux prit la brouette et commença à la pousser dans la direction du bois. Les jambes pen-

daient d'un côté, la tête de l'autre ; le linceul dont Thérèse avait enveloppé le cadavre se déchirait aux ronces du chemin. C'était quelque chose de lugubre et d'effrayant que cette marche silencieuse à travers la nuit. Ils arrivèrent ainsi au bord de la fosse.

Ce respect que l'on doit aux morts, et qui semble supposer qu'ils sentent encore la manière dont on les traite, fait que dans les cérémonies funèbres on descend avec précaution les cercueils dans la tombe à laquelle on les confie. S'il arrive quelquefois qu'une corde s'échappe et que la bière aille se heurter avec un

bruit sourd aux angles de la fosse, ce bruit retentit dans les cœurs et les serre d'un effroi et d'une douleur pénibles.

Quand Fontevieux et Thérèse furent arrivés au bord du trou profond préparé pour la Rouarie, ils s'arrêtèrent et restèrent un moment à se contempler tristement; en effet, ils ne pouvaient à eux deux descendre le corps dans cette fosse profonde; il fallait pour ainsi dire l'y jeter. Ils le comprirent tous les deux sans s'être parlé, car Thérèse dit à Georges :

— Non, non, pas ainsi.

Alors ils couchèrent le corps sur le bord de la fosse, et Fontevieux y descendit. Thérèse poussa doucement le corps du côté de la tête, et Georges le soutint sur ses bras ; puis Thérèse essaya de faire glisser les pieds ; mais à peine eurent-ils perdu le point d'appui qu'ils avaient sur la terre, que le corps roula tout à coup, s'abattit avec un bruit sourd et entraîna Fontevieux, qui tomba à genoux sous ce poids inattendu.

— Georges ! Georges ! s'écria Thérèse d'une voix épouvantée.

Il lui avait semblé que la Rouarie avait

entraîné Fontevieux dans sa tombe, comme la statue du Commandeur précipite dans la sienne don Juan, le terrible impénitent.

— Ce n'est rien, répondit Georges d'une voix presque éteinte; car lui-même avait éprouvé la terreur qui avait glacé le cœur de Thérèse, car la même pensée lui était venue.

Il sortit rapidement de la fosse, et, comme si l'aspect de ce cadavre l'eût épouvanté, il rejeta avec précipitation la terre déposée sur le bord de la tombe.

Pendant tout ce temps, Guillaume Poiré était à deux pas, couché parmi les ronces, regardant d'un œil de tigre, écoutant d'une oreille avide.

Le labeur fut encore long et l'attente fut encore plus épouvantée, car déjà le jour commençait à poindre, triste et lugubre, et l'on pouvait apercevoir peut-être l'espion.

—Et maintenant, dit Fontevieux quand il eut répandu la dernière pelletée de terre, où allons-nous?

—Maintenant, dit Thérèse, à la Fosse-

Ingant, ils doivent être arrivés, et les papiers sont sans doute en sûreté.

— Leur avez-vous donc confié, dit Fontevieux, la liste de tous les conjurés ?

Thérèse regarda Fontevieux, mais après un moment de silence elle répondit :

— S'ils ont suivi les conventions faites entre nous, les papiers doivent être enterrés dans un endroit secret, jusqu'au jour où ils pourront nous être nécessaires.

— Partons donc, reprit Georges ; n'oublions pas que cette maison a été dénoncée aux républicains et qu'elle sera bientôt envahie.

— Eh bien ! dit Thérèse, allez préparer les chevaux, je suis à vous dans quelques minutes.

Elle se mit à genoux et commença une prière. Fontevieux resta un instant immobile de l'autre côté de la tombe, et dit enfin d'une voix pleine de larmes :

— Adieu, la Rouarie, ma vie entière a été à toi ; elle appartient maintenant à ta mémoire et à ceux que tu as aimés.

Thérèse continua de prier pendant que Fontevieux s'éloignait; lorsqu'il eut complètement disparu, elle se releva, et tendant la main au-dessus de la tombe fermée, elle dit à haute voix :

— Je te jure de n'être à lui que le jour où la cause pour laquelle tu es mort aura triomphé.

A son tour elle quitta ce bois où venait d'être déposé furtivement le corps d'un homme que Dieu avait fait à la taille de ceux qui remuent le monde.

Quelques minutes après, tous deux

prenaient rapidement le chemin de la Fosse-Ingant, et Guillaume Poiré s'écriait :

— Mais que fait donc ce fameux Morillon ? Il y a dix heures qu'il pourrait être ici.

TROISIÈME PARTIE.

I

On se rappelle que Morillon avait promis à Barthe de venir le rejoindre à Rennes dès que (selon ses propres paroles), Annibal se serait délassé dans les délices de Capoue. Mais on se rappelle aussi sans doute à quelle mystification s'étaient réduites les voluptueuses espé-

rances de Morillon, et l'on n'a pas oublié qu'il était resté enfermé, hurlant et jurant dans ce même boudoir qui devait être pour lui le temple de Vénus.

D'après les ordres de Rose Robertin, on avait respecté le prétendu sommeil du commissaire de la Convention; en conséquence, le reste du jour et toute la nuit s'étaient passés sans qu'on songeât à s'informer ni du nouveau commandant du château, ni de son hôte. Mais le lendemain on commença à s'étonner de ne les voir reparaître ni l'un ni l'autre. Le geôlier, le concierge et le porte-clefs s'assemblèrent; il fut constaté que Robertin

et sa fille n'étaient pas rentrés dans le château, et que Morillon n'en était pas sorti. Alors on trembla pour le salut de la patrie ; à cette époque deux polissons qui se battaient dans la rue étaient arrêtés au nom du salut de la patrie ; bientôt on parla de pénétrer dans l'appartement du commandant, mais personne n'osa s'aventurer à ouvrir les portes d'autorité, et il fut décidé qu'on en référerait à la commune.

Il fallut y envoyer un émissaire, il fallut que la commune prît une délibération, il fallut nommer un commissaire chargé de faire briser les portes. Enfin

tout cela prit une partie de la journée du lendemain, et la nuit était presque venue quand on trouva Morillon dans un état de rage inexprimable.

Cependant, s'il fût parti à l'instant même pour Rennes, il y serait arrivé assez tôt pour recevoir l'avis que Guillaume Poiré lui avait envoyé et qui avait été reçu par Barthe. Mais Morillon perdit un long temps à jurer, à accuser le geôlier, la commune, tous ceux qui étaient innocents, enfin, de la faute que lui seul avait commise; il demandait qu'on lui amenât Rose Robertin; il voulait la faire juger, la faire condamner, la faire exé-

cuter, séance tenante. Il envoya dans toutes les directions pour découvrir sa trace, et il passa presque encore toute cette nuit à donner des ordres inutiles et à épouvanter les plus féroces par la férocité de ses menaces.

La colère fatigue, surtout lorsqu'elle est impuissante. Après tous ces furieux transports, Morillon se jeta sur un lit, et il s'endormit si bien, que ce fut Barthe qui l'éveilla en lui apportant la nouvelle qui lui avait été transmise par Guillaume Poiré. Morillon bondit de fureur et de désespoir. Mais il ne se tint pas pour battu; des chevaux furent amenés, et

tous deux, Barthe et son maître, quittèrent Nantes, précisément au moment où la Rouarie expirait. Telle fut cependant la rapidité de leur course, qu'ils arrivaient à Rennes au moment où Thérèse et Fontevieux quittaient la Guyomarais.

Là, et sans se donner le moindre repos, le commissaire de la Convention assemble quelques volontaires républicains, il expédie Barthe à Saint-Malo pour amener tous ceux qui voudraient le suivre, et ignorant encore la mort de la Rouarie, ne sachant s'il le trouverait seul ou entouré d'amis prêts à le défendre, Moril-

lon part à la tête d'une vingtaine de volontaires et de quelques gendarmes sous les ordres de Delbenne.

Arrivé à la Guyomarais, il y trouve Guillaume Poiré qui lui raconte la scène dont il a été témoin dans la nuit. Aussitôt Morillon se fait conduire à la fosse où reposait la Rouarie. La terre est enlevée; le cadavre est retiré; Morillon déchire lui-même le linceul et cherche avec anxiété s'il ne découvrira pas quelques papiers enfouis avec le malheureux Armand. Trompé dans son espérance, Morillon repousse insolemment le cadavre du pied en s'écriant :

— Rien ! rien !

Qu'était-ce, en effet, qu'un cadavre qu'il ne pouvait envoyer au bourreau ?

Ce fut alors que Guillaume Poiré s'approcha de lui.

— Citoyen Morillon, fit-il de la voix la plus obséquieuse, j'ai rempli parfaitement la mission que vous m'aviez donnée, j'attends la récompense que vous m'avez promise.

— Une récompense, à toi ! répondit brutalement le commissaire de la Convention ; qu'as-tu fait pour l'obtenir ?

— J'ai découvert l'homme que vous m'aviez dit de découvrir, et je vous en ai donné avis assez à temps pour que vous eussiez pu vous en emparer avant sa mort, ainsi que de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui ont mis en sûreté les papiers que vous cherchez. Si vous vous étiez un peu plus pressé.

Morillon frémissait de rage, dupe d'une petite fille, il voyait le succès qu'il avait poursuivi si longtemps lui échapper, grâce à une ruse à laquelle on n'eût pas pris un enfant.

— Oh ! ces papiers ! ces papiers ! s'é-

cria-t-il en levant les poings au ciel.

— Il ne serait peut-être pas impossible de se les procurer, reprit Guillaume Poiré, mais pour cela il faudrait beaucoup d'argent.

— Tu sais où ils sont? dit Morillon en regardant fixement Guillaume.

— En donnant d'abord vingt mille livres, repartit celui-ci, on pourrait peut-être forcer à parler celui qui sait où sont ces papiers.

— Ah! c'est comme ça, fit Morillon, tu

veux imposer des conditions ; oublies-tu que j'ai eu les moyens de te faire venir ici, et que ces moyens je puis m'en servir pour te forcer à parler ?

— Ne parlez pas si haut vous-même, dit Guillaume Poiré, voyez tous ces paysans qui viennent et qui semblent sortir un à un de derrière les arbres de ce bois, je n'aurais qu'à leur dire qui vous êtes, je n'aurais qu'à leur dire le nom de celui de qui vous venez de déterrer le cadavre, et je crois qu'ils vous feraient taire de façon à ce que vous ne puissiez répéter à personne ce que vous voulez que je vous apprenne.

En effet, Morillon, que Poiré attendait au bord de la route, était arrivé jusqu'à la tombe de la Rouarie avec les hommes qui l'escortaient sans que le jardinier Périn lui-même eût été averti de l'apparition d'un magistrat républicain. Il avait donc pu commencer et achever l'exhumation sans autres témoins que ceux qu'il avait amenés. Mais Périn les avait aperçus. Épouvanté de voir une troupe d'hommes armés qui venaient fouiller le bois attenant au château, il s'était réfugié chez un voisin. De là, le bruit de cette arrivée s'était répandu de proche en proche, de champ en champ, de cabane en cabane; bientôt les plus intrépides,

armés de fléaux, de fourches et de faux, s'étaient glissés dans le bois pour connaître les intentions de ces nouveaux-venus. En les voyant si peu nombreux, les plus braves s'étaient avancés, les plus timides s'étaient enhardis, et au moment où Guillaume Poiré parlait à Morillon du danger qui le menaçait, plus de cinquante paysans faisaient un cercle curieux et indigné autour du cercle plus resserré que les républicains faisaient eux-mêmes autour de la fosse ouverte.

Parmi ces paysans, il s'en trouvait un qui observait plus attentivement que les autres l'opération à laquelle Morillon ve-

nait de procéder. C'était Jacques Pelerin ou plutôt Marguerite.

Après être venue apprendre à M. de Perbruck la mort de son fils, et avertir la Rouarie de l'espionnage dont sa retraite était l'objet, elle était retournée à la cabane où elle avait laissé le corps du malheureux Césaire. Elle aussi avait voulu accompagner son amant jusqu'à sa dernière demeure, mais d'autres mains que les siennes avaient pris le terrible soin de creuser sa tombe. C'était pendant qu'elle priait avec ceux qui l'avaient suivie dans cette cérémonie funèbre, que la nouvelle s'était répandue de l'arrivée d'un corps

de républicains. Tous les paysans avaient quitté le cimetière, et Marguerite à qui aucune espérance pour elle-même ne restait en ce monde, les avait suivis pour s'assurer si une fois encore elle ne pourrait pas se dévouer au salut de quelqu'un. Elle était parmi les assistants, qui se demandaient avec terreur et avec colère quels étaient ces hommes qui venaient arracher les morts à la terre ; mais Marguerite seule le savait, car elle avait à la fois reconnu Guillaume et Morillon. Elle avait compris aussi que c'était la Rouarie qui devait être sous ce linceul boueux et déchiré. Alors elle dit tout bas aux hommes qui l'entouraient, que c'étaient là les

agents de la république, que ces violateurs des tombeaux étaient des hommes qui avaient juré d'anéantir toute la noblesse de la Bretagne et ceux qui lui étaient restés fidèles.

Ces révélations circulèrent rapidement, et les murmures commencèrent à se faire entendre.

— Écoutez, dit Guillaume Poiré à Morillon, voilà les gars qui commencent à se fâcher ; n'oubliez pas que je suis des leurs, et que je sais le langage qu'il faut leur parler, et à votre tour, comprenez que si vous avez eu les moyens de m'a-

mener ici, j'en ai, moi, de vous empêcher d'en sortir.

Morillon resta calme, et après avoir examiné l'attitude menaçante des paysans, il s'écarta de quelques pas de Guillaume Poiré, et lui dit d'une voix assez haute pour que tout le monde l'entendît, quoiqu'il ne parût s'adresser qu'à lui seul :

— Crois-moi, mon gars, les quinze cents hommes que j'ai laissés à un quart de lieue d'ici auront bientôt mis à sac toutes les fermes des environs, si je leur en donne l'ordre.

Il prit un pistolet à sa ceinture et l'arma.

— Et je n'ai qu'à tirer un coup en l'air, ajouta-t-il en levant l'arme à la hauteur de Guillaume Poiré, pour que cinq cents d'entre eux cernent ce bois et fassent main-basse sur tout ce qui s'y trouve.

Il n'en fallut pas davantage. A l'instant même, de gauche, de droite, quelques hommes se détachèrent de ce groupe menaçant, chacun gagnant peu à peu les arbres plus lointains, si bien qu'au bout de quelques minutes tous les paysans avaient disparu dans diverses directions.

— Eh bien ! dit Morillon à Guillaume Poiré, ne penses-tu pas que je ferais bien maintenant de t'attacher à la queue de mon cheval et de te traîner à ma suite comme un voleur de grand chemin?

— La place serait mal choisie pour que je puisse vous montrer votre route, reprit Guillaume Poiré résolument, et sans avertir Morillon qu'un paysan était resté caché derrière le feuillage d'un houx.

— Tu sais donc la route qu'il faut prendre? dit Morillon.

— Je sais cela, et je sais autre chose encore.

— Eh bien ! reprit le commissaire de la Convention, tu le diras ou, par tous les diables ! je te fais sauter le crâne !

— Ce ne sera pas le moyen de me faire parler, reprit Guillaume.

Morillon n'eût pas hésité à payer les renseignements qu'il voulait obtenir de Guillaume Poiré, mais sa vanité se refusait à se laisser imposer un marché, dont il voulait dicter lui-même les conditions.

Cependant il jugea prudent de céder, et il dit à Poiré :

— Mais je ne puis pas te compter ici les dix mille francs que je t'ai promis, ni les dix mille francs qui te reviendront quand j'aurai découvert les papiers que je cherche.

— Où faut-il que nous allions pour cela? repartit Guillaume Poiré.

— Il nous faudrait retourner à Rennes, dit Morillon.

— Il n'y a pas si loin d'ici à la Fosse-Ingant, reprit Poiré, et je suis sûr que là nous trouverons de l'argent.

— A la Fosse-Ingant? répéta celui-ci; mais il n'y a pas de payeur public.

— N'importe, dit tout bas Poiré, promettez une gratification de vingt mille livres devant tous les témoins ici présents, et je vous promets de vous mettre à même de me les payer aujourd'hui à la Fosse-Ingant.

Guillaume n'avait pas achevé cette phrase que déjà Marguerite s'était glissée hors de sa cachette; elle était déjà loin de toute atteinte lorsque Morillon finissait de signer un des bons en blanc que

le comité de sûreté générale lui avait confiés.

A peine Poiré eut-il ce bon entre les mains qu'il s'écria, en se tournant du côté de l'arbre où il avait vu Marguerite :

— Et d'abord arrêtez ce...

Mais il se tut soudainement en reconnaissant qu'elle n'y était déjà plus, et dit à Morillon :

— Les papiers de la Rouarie sont à la Fosse-Ingant; ils ont été remis au nom-

mé Desilles par ordre de ceux qui ont attiré ici le marquis de la Rouarie.

—A la Fosse-Ingant! s'écria Morillon avec éclat.

— Prenez garde, dit Poiré; vous trouverez là une population plus nombreuse que celle qui entoure le château.

— Est-ce que je n'ai pas avec moi, dit Morillon d'un ton de fanfaronnade superbe, les quinze cents hommes qui devaient saccager cette campagne, et les cinq cents qui devaient entourer le bois: cela fait deux mille hommes; j'ai encore

le courage et le sang-froid, j'ai l'audace et la rapidité, cela peut compter encore pour deux mille; donc, à mon compte, cela vaut quatre mille hommes, et c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour réduire la nombreuse population dont tu me parles. En route ! en route ! reprit-il vivement ; et quant à toi, dit-il en s'adressant à Guillaume Poiré, souviens-toi que si je ne trouve pas les papiers où tu me dis qu'ils sont, tu pourras allumer ta pipe avec le bon de vingt mille livres que je viens de te donner. Il est au porteur, mais il n'est payable que sur une lettre d'avis que je pourrais oublier d'écrire

si par hasard je ne trouvais pas à la Fosse-Ingant ce que je vais y chercher.

Guillaume, inquiet de ce qu'allait devenir sa fortune, suivit Morillon qui se dirigea en toute hâte vers la Fosse-Ingant.

II

Pendant que cela se passait à la Guyomarais, des scènes non moins agitées se succédaient à la Fosse-Ingant. C'était là qu'était, à vrai dire, le quartier général de la conspiration ; c'était là qu'aboutissait la correspondance des principaux chefs lorsqu'ils voulaient faire parvenir

des renseignements à la Rouarie, et qu'ils ignoraient où il pouvait se trouver C'était de là que lui-même leur expédiait ses ordres. En effet, aucun d'eux ne changeait de résidence sans envoyer à Desilles l'itinéraire du voyage qu'il allait faire et l'indication des lieux où on pourrait le retrouver. C'était là aussi que Calonne expédiait d'Angleterre des instructions secrètes. C'était encore entre les mains de Desilles qu'étaient versées les cotisations de tous les associés, et les millions de faux assignats que l'ex-ministre de Louis XVI faisait fabriquer à Londres. Ce fut là aussi que se rendirent les quelques gentilshommes qui

avaient assisté à la mort de la Rouarie, et d'autres qui, avertis de la maladie de leur chef, y venaient chaque jour savoir de ses nouvelles.

Quand la Châtaigneraie et Saturnin arrivèrent, rapportant les papiers de la Rouarie et les vingt mille francs que Thérèse Moëllien leur avait remis, une tumultueuse assemblée avait lieu chez Désilles. La Rouarie était mort, on avait fait choix d'un nouveau chef, et ceux qui avaient pris cette initiative, et par-dessus tous celui qui en profitait avaient hâte de proclamer cette grande mesure.

Mais ceux qui n'étaient point présents à la délibération ne ratifiaient point ce choix et n'entendaient pas qu'on imposât aussi légèrement un chef quel qu'il fût, à une association de gentilshommes dont cinquante étaient plus renommés, plus riches et plus puissants que M. de Perbruck. La mort de la Rouarie portait ses fruits ; déjà la division se glissait entre tous ces hommes qu'il avait réunis par sa puissante volonté. D'un autre côté, une grande nouvelle donnait une importance et une agitation extrêmes aux délibérations de cette assemblée. Le matin même, le *Moniteur* avait apporté le décret de la levée de trois cent mille

hommes prédit par la Rouarie. Le 10 mars avait été fixé pour le tirage des soldats que devait atteindre cette mesure extraordinaire. Le 10 mars était donc le terme où devait éclater l'insurrection.

« Le jour est prochain, disaient les uns ; ne se peut-il pas qu'il faille cacher jusque-là la mort de la Rouarie, et ne se peut-il pas qu'on oblige ainsi les tièdes à tenir un serment dont ils pourraient se croire dégagés parce qu'ils supposeraient que la preuve de leur serment a disparu avec le chef à qui ils l'ont confié. »

Ce fut sur ces entrefaites qu'arrivèrent la Châtaigneraie et Saturnin apportant ces papiers que leur avait confiés Thérèse.

Ils les remirent à Desilles, qui, sommé de les montrer, ouvrit la valise et en fit un inventaire exact. Comme nous l'avons dit, on y trouva les pouvoirs donnés à la Rouarie, sa correspondance avec Calonne et les princes exilés, de nombreux brevets en blanc signés par eux et par lui; mais la pièce importante, celle qui faisait pour ainsi dire toute la force de l'association, la liste autographe des

conjurés, liste signée par chacun d'eux, cette liste ne se trouva point.

Ce fut un grand effroi parmi tous ceux qui étaient présents ; et quelques-uns se demandèrent déjà si cette liste n'avait pas été perdue, si peut-être elle n'avait pas été soustraite, si même elle n'était pas tombée entre les mains des agents de la république.

C'eût été là un effroyable malheur, et les alarmes les plus sérieuses tenaient l'assemblée dans une horrible incertitude, lorsque Fontevieux et Thérèse Moëllien arrivèrent à leur tour.

Mille questions leur furent adressées au sujet de cette pièce importante, et Thérèse put reconnaître à la terreur qui perçait dans ces questions que peut-être les conjurés eussent anéanti cette liste si elle avait été en leur possession. Elle les laissa donc parler, et lorsqu'ils eurent épuisé toutes les suppositions, elle leur répondit enfin :

— L'acte de votre association, messieurs, est entre des mains trop prudentes et trop dévouées pour que jamais vos ennemis puissent s'en emparer. Tant que le secret devra être gardé, il le sera fidèlement et sûrement, mais je vous en

prévieus, messieurs, ajouta-t-elle d'une voix haute et ferme, quand le jour sera venu où chacun de nous sera appelé à tenir le serment qu'il a signé de son nom, cette liste sera affichée aux carrefours de tous les villages, aux arbres de tous les chemins ; chacun saura alors quels sont les hommes qui se sont engagés à sauver la France. Ne vous inquiétez donc pas de ce qu'est devenue cette liste, inquiétez-vous de ce que vous avez promis. Si vous avez besoin d'un chef pour guider vos opérations militaires, choisissez-le, mais celui qui vous appellera au combat et qui vous forcera à y marcher, ce sera la Rouarie. Du fond de sa

tombe il criera l'un après l'autre les noms de ceux qui ont juré de combattre pour Dieu et le roi, et la France pourra compter les braves qui répondront à l'appel et les lâches qui y manqueront.

La Châtaigneraie et Fontevieux applaudirent, mais ils furent à peu près les seuls. Le marquis de Perbruck se fit l'organe du mécontentement général en prenant la parole :

— C'est nous dire, madame, reprit-il avec un respect glacé, que vous possédez cette liste, c'est nous autoriser à vous la demander personnellement, car malgré

les services que vous avez rendus à notre cause, services que nous nous plaisons tous à reconnaître, c'est par d'autres conseils que ceux que vous pouviez donner au vaillant marquis de la Rouarie que nous devons nous diriger maintenant.

— Quoi! déjà! dit Thérèse Moëllien avec un suprême dédain. Ainsi, le malheureux la Rouarie n'avait pas rendu le dernier soupir, que vous l'abandonniez sur le pavé où se débattait son agonie, et son corps est encore chaud dans la tombe, où il a fallu qu'une pauvre femme et un ami fidèle le conduisissent seuls,

que déjà on me parle comme à une étrangère.

— Vous vous trompez, madame, reprit plus gracieusement M. de Paradèze, vous vous trompez sur les sentiments que vous nous supposez. Mais chacun de nous, en engageant sa fortune et sa vie dans l'entreprise dont M. de la Rouarie fut le chef, chacun de nous, madame, se confiait à un homme dont il connaissait la prudence, le courage, le génie. Cet homme n'est plus. Avec lui sont tombées toutes les garanties que nous donnait sa vie. Ces garanties, nous les trouvons dans un autre, et c'est à lui que doit

être remis l'acte de notre association.

— Cet acte, dit Thérèse d'une voix brève et impérieuse, vous ne l'aurez pas.

— Nous l'aurons! reprit Perbruck avec violence.

— Vous ne l'aurez pas! dit Thérèse d'une voix encore plus résolue.

— Prenez garde, madame! reprit M. de Paradèze, vous seule avez assisté le marquis dans sa cruelle maladie, c'est vous qui avez donné à M. de la Châtaigneraie et à M. le comte de Perbruck les

papiers qu'ils viennent de nous remettre : l'acte d'association faisait partie de ces papiers, c'est donc vous qui vous en êtes emparée, c'est donc vous qui les possédez encore. Vous ne voudrez pas sans doute nous forcer à nous en assurer.

A cette menace, Fontevieux, la Châtaigneraie et Saturnin s'avancèrent vivement vers MM. de Paradèze, Perbruck et quelques autres qui avaient approuvé ces paroles. Mais avant qu'ils eussent exprimé leur indignation, Thérèse les contint d'un geste et reprit la parole avec

une hauteur qui étonna les plus insolents.

— Messieurs, dit-elle, l'entreprise à laquelle le noble marquis de la Rouarie s'était voué n'était pas une entreprise sans danger. Un soir que nous parcourions les landes de la Bretagne, lui déguisé en colporteur, moi habillée comme une femme du peuple, nous fûmes arrêtés par une brigade de gendarmerie, qui voulut savoir qui nous étions. Cette brigade était commandée par un homme qui a acquis parmi vous la réputation d'être impitoyable, c'était ce Delbenne dont le nom vous a fait souvent trembler

au fond de vos châteaux. Il se montra digne de la réputation qu'il avait déjà. La Rouarie fut fouillé, dépouillé. La valise qu'il portait fut déchirée en lambeaux pour s'assurer qu'elle n'enfermait aucun secret. Le panier où je portais le pain que nous mangions durant ces pénibles marches me fut enlevé et fut brisé comme la valise de la Rouarie. On ne trouva rien. Alors un des soldats de ce Delbenne s'écria en s'approchant de moi : « Nous n'avons pas encore visité les habits de cette femme », et il allait porter la main sur moi, lorsque ce farouche républicain, ce féroce Delbenne le repoussa rudement et l'étendit à ses

pieds en s'écriant : « Quel est le lâche qui ose toucher à une femme ? »

M. de Perbruck pâlit, M. de Paradèze se mordit les lèvres.

— Eh bien ! messieurs, continua Thérèse, ce que n'ont pas fait ces brigands dont vous parlez avec tant de mépris, plus encore pour leur brutalité que pour leur férocité, ce que n'ont pas fait ces buveurs de sang sortis de la boue du peuple, voulez-vous le faire, messieurs les gentilshommes de la Bretagne ? Me voilà, je suis prête, je ne me défendrai pas et personne ne me défendra, car je

ne permets à personne de me défendre.

En disant ces paroles, elle se posa fièrement en face de M. de Paradèze et de ses amis; mais personne ne bougea, pas un n'osa répondre à ce hautain défi.

A ce moment la Châtaigneraie s'avança.

— Messieurs, dit-il dédaigneusement, ce qui se passe ici entre les chefs les plus dévoués de l'association, doit nous apprendre ce qui se passerait bientôt parmi ceux qui y occupent une place moins élevée, s'ils apprenaient la mort du mar-

quis de la Rouarie. Le marquis de la Rouarie n'est point mort, ajouta-t-il avec éclat, il vit encore pour nous commander à tous, pour nous imposer à tous sa volonté et nos serments. Le jour où chacun de nous aura accompli l'engagement sacré qu'il a pris, le jour où nous serons tous debout les armes à la main, le jour où nous aurons pu compter les fidèles et les traîtres, les braves et les lâches, le jour où nous serons forts enfin, nous pourrons dire à la France que la Rouarie est mort. Alors ce sera un homme, un grand homme de moins dans notre entreprise ; mais elle sera debout, elle vivra.

Les conjurés se regardèrent entre eux; la Châtaigneraie reprit avec plus de vivacité :

— Croyez-moi, messieurs, si nous avouons que la Rouarie est mort, toutes nos espérances descendront dans la tombe où il est enfermé. Imitons tous les nobles espagnols, messieurs, qui, au moment de se disputer le commandement des armées castillanes, tirèrent le cadavre du Cid de son cercueil, le revêtirent de ses armes, l'attachèrent sur son cheval de bataille et le firent marcher devant eux au combat. Les soldats, qui hésitaient à suivre de nouveaux chefs, se

précipitèrent à la suite d'une ombre, et l'Espagne dut à cette noble ruse la plus belle des victoires qui servirent à la délivrer de ses tyrans. La Rouarie n'est pas mort, messieurs, nous devons à son ombre l'honneur de nous conduire à notre premier combat.

Cette vive allocution du jeune et brave gentilhomme électrisa les âmes ardentes et généreuses qui se trouvaient dans l'assemblée ; elle dispensa les ambitieux de reconnaître l'élection du comte de Perbruck et sauva à celui-ci et à ses amis l'humiliation d'avoir à rétracter les menaces qu'ils avaient faites à Thérèse, et

l'humiliation bien plus grande encore d'avoir à les exécuter.

Ce fut alors que fut prise la résolution de cacher la mort de la Rouarie. Tout devait rester dans le même état ; chacun s'engagea à retourner dans son canton pour y préparer les esprits au grand mouvement insurrectionnel, dont le jour était maintenant fixé au 10 mars par le décret de la Convention.

Des brevets en blanc et signés la Rouarie furent remis aux gentilshommes présents ; ils devaient être distribués de semaine en semaine et avec toutes les

lenteurs qui pouvaient faire croire à l'existence du marquis. Ainsi, on devait compter tant de jours pour envoyer la demande d'un brevet à la Rouarie, tant de jours pour avoir sa réponse, de façon que celui qui recevait le brevet pût croire qu'il avait été signé sur sa demande seulement. Cette manœuvre, habilement distancée et habilement répétée, devait faire croire à l'existence du marquis, dont personne ne savait jamais la résidence. Il fut également décidé que les papiers remis à Desilles seraient enfermés dans un bocal de verre et enterrés dans le jardin de la maison.

Au pied d'un saule situé à l'angle d'un carré, un trou perpendiculaire de plus de six pieds de profondeur avait été creusé depuis longtemps. A deux pieds du sol une pierre fermait ce trou; une énorme masse de gazon recouvrait la pierre. Les longs filaments d'un lierre couché avec précaution étaient ramenés sur le gazon, des feuilles sèches y étaient répandues. C'était là que Desilles cachait l'argent des conjurés, c'est là qu'on cacha les papiers.

Après quelques autres mesures, l'assemblée se sépara, et Thérèse resta seule avec Fontevieux dans la maison de

Desilles. Quant à la Châtaigneraie et à Saturnin, ils se réunirent à M. de Perbruck et à M. de Paradèze et se dirigèrent du côté de Nantes. Ils avaient choisi pour y passer la nuit la maison de l'un des fermiers de M. de Perbruck, c'était celle du troisième de ces Robertin dont nous avons déjà parlé, et qu'on appelait le Robertin aux six gars ou le Robertin de Blain.

Arrivé à ce point de notre récit, nous abandonnerons pendant quelque temps Saturnin, devenu pour tous le comte de Perbruck, et nous raconterons ce qui arriva de ceux qui s'étaient plus intime-

ment attachés à la fortune de la Rouarie.

Maintenant, et pour quelques instants seulement, nous sommes obligés de faire apparaître un nouveau personnage. Pareil à ces météores lumineux qui traversent l'espace en quelques secondes, et qui l'illuminent d'un éclat qui s'éteint presque aussitôt, ce personnage n'occupera que quelques lignes de cette longue histoire, mais nous voudrions que ces lignes pussent faire briller de tout leur éclat le calme courage, le saint dévoûment, l'héroïque sacrifice d'une chaste enfant de seize ans.

Elle s'appelait Angélique Desilles, et malgré son âge elle était si faible, si frêle, si chétive, que c'est à peine si on lui eût donné douze ans, et cependant jamais âme plus résolue, esprit plus présent n'anima aucune des héroïnes de cette époque, qui en enfanta presque autant que de bourreaux.

Cependant, tous les gentilshommes qui avaient assisté à l'assemblée dont nous venons de parler étaient partis, la famille Desilles avait offert alors à Thérèse ces soins que réclame sans cesse la faiblesse d'une femme, et dont la noble fille était privée depuis si longtemps. Un

bain lui avait été préparé, elle avait pu y reposer ses membres endoloris par l'insomnie et la fatigue. Louise Desilles, la fille aînée de la maison, avait apporté à Thérèse sa plus belle robe; mais ce fut en vain qu'elle s'étonna de la voir préférer l'amazone de drap qu'elle avait quittée et qui était tout humide encore de la pluie glacée qu'elle avait soufferte. Thérèse refusa obstinément. Cette amazone ne portait-elle pas son trésor!

De son côté, Fontevieux avait réparé le désordre de sa toilette. Toute la famille était réunie.

Il y avait une grande douleur au milieu de ces honnêtes gens ; mais telle avait été la misère de Thérèse et de Fontevieux, que tous deux éprouvaient une sorte de bien-être indicible à se trouver assis dans une chambre close, autour d'une table servie, vêtus de linge blanc, avec une heure de calme et de sécurité devant eux. Ils avaient passé tant de nuits et tant de jours dans la marche, dans l'insomnie, sous la pluie, sous le froid, avec la soif et la terreur pour compagnes, qu'ils semblaient s'oublier dans le bonheur de se sentir vivre comme ils avaient vécu autrefois. Mais c'était trop pour ces victimes consacrées

à toutes les souffrances. Tout-à-coup on frappe rapidement à la porte de la maison, et déjà la terreur recommence. On ouvre avec précaution, un jeune paysan se précipite tout haletant au milieu du salon et s'écrie aussitôt :

— Fuyez ! fuyez ! les républicains sont sur vos pas, Morillon les commande, Morillon sait que les papiers de la Rouarie ont été transportés à la Fosse-Ingant.

III

Cependant Thérèse et Fontevieux avaient reconnu Marguerite ; on l'interroge, et alors elle apprend à la famille Desilles l'arrivé de Morillon à la Guyomarais, l'exhumation de la Rouarie et l'avis important donné par Guillaume Poiré.

Le danger était imminent, il fallait fuir. Fontevieux et Thérèse, comme les plus compromis, prennent d'abord les chevaux les plus vigoureux et s'éloignent à toute bride, dans la direction de Saint-Malo. Desilles le père les suit, son fils va se cacher dans un bois voisin, et les demoiselles Desilles, Louise, âgée de vingt ans, et Angélique, sa sœur, restent seules dans la maison avec l'infortunée Marguerite, dont la force se refuse à faire un pas de plus. On lui donne des habits de femme, elle va se coucher dans une étable ; si elle est découverte, elle passera pour une fille de basse-cour attachée depuis longtemps à la maison.

A peine étaient-ils partis, que Picot Limoëlan, le beau-frère de M. Desilles, arrive auprès de ses nièces ; il avait appris de quelques paysans l'expédition qui avait eu lieu à la Guyomarais, et il venait en prévenir la famille Desilles qu'il ne savait pas avertie. A peine Louise l'a-t-elle aperçu, qu'elle se précipite vers lui en lui disant de fuir. Elle lui apprend que Morillon et les républicains vont arriver, mais Picot Limoëlan pense qu'il ne doit rien avoir à craindre, et s'obstine à demeurer pour être témoin de ce qui va se passer. Il ordonne à ses nièces d'affecter le plus grand calme, s'asseoit à la table qu'on vient de quitter avec tant

d'empressement, se fait servir, et force les deux jeunes filles à se placer à ses côtés et à continuer le repas interrompu. Vingt minutes n'étaient pas passées, que Morillon, à la tête seulement de douze gendarmes commandés par Delbenne, arrive à la Fosse-Ingant, toujours accompagné de Guillaume Poiré. A ce moment, il eût suffi d'un signe à Picot Limoëlan pour assembler en une demi-heure plus de deux cents paysans armés, et pour exterminer Morillon et ceux qui l'avaient accompagné. Mais celui-ci, avec l'audace qui en faisait un homme si redoutable, commence par descendre à une auberge du village. Cinq minutes

après, il avait fait appeler près de lui le maire de la Fosse-Ingant ; c'était un de ces magistrats enfantés par la république, un ancien maître d'école nommé Denis, qui avait trouvé moyen d'établir autour de lui la terreur de son petit pouvoir.

— Citoyen, lui dit Morillon dès qu'il fut entré, vous allez prendre immédiatement les mesures nécessaires pour le logement de deux mille hommes qui vont arriver d'un moment à l'autre. Faites avertir les habitants du pays à son de tambour qu'ils aient à se tenir prêts à loger et à héberger les soldats de la république. Il nous faut aussi des écuries

pour cent chevaux. Les deux pièces de canon qui me suivent, ajouta-t-il en s'adressant à Delbenne, resteront dans la cour de cette auberge, et les artilleurs qui les servent demeureront avec moi.

Quelques minutes après, tous les habitants de la Fosse-Ingant, assemblés autour du tambour communal, apprenaient que leur village allait être envahi par deux mille fantassins, cent hommes de cavalerie et deux pièces de canon.

A quoi pouvait tendre un pareil développement de forces dans un pays demeuré jusque là fort tranquille ? Tout le

monde l'ignorait, mais tout le monde fut frappé de stupeur. Chacun rentra chez soi et ferma soigneusement portes et fenêtres. Ceux qui n'habitaient pas le village, se retirèrent en toute hâte et portèrent aux environs la nouvelle de ce grand évènement. Ce fut ainsi que se répandit à plus d'une lieue à la ronde la terreur qui protégea Morillon dans l'expédition qu'il osait tenter presque seul au milieu d'un pays ennemi, et qui appartenait tout entier à l'association qu'il venait y frapper au cœur.

Lorsque le commissaire de la Convention eut jugé que l'effroi qu'il voulait in-

spirer avait suffisament agi, il sortit, accompagné de ses douze gendarmes, du maire Perrin, de Delbenne qui ne l'avait point quitté, et il se rendit directement à la maison Desilles.

Picot Limoëlan, qui savait tout ce qui s'était passé dans le village, l'attendait à table, entre ses deux nièces. Morillon frappa :

— Qui est là? avait dit Picot sans se déranger et en entendant parler à la porte de la rue.

— Ouvrez, au nom de la loi, répondit Morillon.

— Ouvrez, cria Limoëlan à un domestique.

Morillon entra, ceint d'une écharpe tricolore et portant à son chapeau les plumes aux trois couleurs qui n'appartenaient qu'aux membres de la Convention nationale.

— Qui êtes-vous? Monsieur, dit Limoëlan sans se déranger plus qu'il n'avait fait.

— Je suis un magistrat de la république, repartit brusquement Morillon, et je viens pour découvrir et arrêter les traîtres qui habitent cette maison.

— De qui voulez-vous parler, Monsieur? dit froidement Limoëlan.

— N'es-tu pas le citoyen Desilles, reprit Morillon, affectant de tutoyer celui qu'il prenait pour le maître de la maison.

— Non, Monsieur, répondit Limoëlan du même ton calme, je ne suis pas monsieur Desilles; mon beau-frère est parti

pour la chasse ce matin, de très bonne heure, et comme il est fort amoureux de ce plaisir, il est possible qu'il reste avec ses amis et qu'il ne revienne pas d'ici quelques jours.

— Est-ce là véritablement le beau-frère de M. Desilles? dit Morillon au maire qui l'avait suivi.

— Oui, c'est bien M. Picot Limoëlan, répondit Denis.

— Je venais de vous le dire, Monsieur, reprit Picot. Vous pensez donc, ajouta-

t-il d'un air tout étonné, que je voulais vous tromper?

Morillon examinait avec soin l'oncle et les nièces; l'aisance des réponses de M. Limoëlan, le calme des jeunes filles commençaient à lui faire penser que Poiré avait peut-être voulu le tromper. Il lui lança un regard terrible. Poiré sourit d'un air narquois.

Mais Morillon était de ces hommes auxquels il ne faut qu'un soupçon pour accuser, et qui ont besoin d'avoir vingt fois la certitude de l'innocence d'un

homme avant de le laisser aller en liberté.

— Ainsi, reprit-il, M. Desilles est à la chasse? Son fils l'y a suivi, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Je suis heureux que vous ne les ayez pas accompagnés, et que je trouve ici quelqu'un avec qui je puisse m'expliquer.

— Ma foi, dit Limoëlan d'un ton fort dégagé, il fait froid, j'ai paressé ce matin, et j'ai préféré le coin du feu.

Ce mot, ce seul mot suffit à perdre bien des victimes, car ce fut ce mot qui apprit à Morillon qu'on lui mentait.

— Ah ! vous êtes bien heureux, dit Morillon d'un ton indifférent, d'avoir pu paresser toute la matinée au coin du feu.

— C'est vrai, dit Limoëlan ; les chemins doivent être exécrables.

— Vous avez raison, dit Morillon, et il y paraît à vos bottes, qui sont encore couvertes de boue toute fraîche.

Puis il s'écria aussitôt avec éclat, pendant que Limoëlan se troublait :

— Vous n'étiez pas ici ce matin ; vous n'êtes point resté ici pour y paresser au coin du feu ; vous venez d'arriver dans cette maison, car vos bottes fument encore de la boue des chemins. Vous avez menti : Desilles n'est pas à la chasse ; il est caché ou en fuite. Vous saviez mon arrivée, et vous l'en avez averti. Delbenne, ajouta-t-il avec colère, qu'on s'assure de cet homme et de ces deux filles. Nous allons procéder à une perquisition.

A cet ordre, les gendarmes s'emparèrent de Picot Limoëlan, de Louise et d'Angélique.

— Citoyen maire, reprit Morillon, as-tu amené les hommes que je t'ai demandés ?

— Ils attendent tes ordres, répondit Denis, qui se mit à tutoyer Morillon pour se conformer à la mode républicaine.

— Eh bien ! qu'ils me suivent, répliqua celui-ci.

— Pardon, monsieur, dit Limoëlan,

mais la loi ne vous autorise à faire aucune perquisition dans le domicile d'un homme absent qu'autant que vous seriez assisté de témoins qui puissent attester de quelle manière ces perquisitions sont faites.

— Eh bien! lui dit Morillon d'un ton moqueur, vous serez l'un de ces témoins, mesdemoiselles Desilles seront les autres; et puisque vous invoquez la loi, je suppose que vous devez être satisfait de la façon dont je l'applique. Il me semble que M. Desilles n'eût pas choisi de meilleurs représentants que ceux que je lui donne.

— Des prisonniers ne peuvent pas être témoins, dit Limoëlan.

— Relâchez ce monsieur et ces demoiselles, dit Morillon aux gendarmes, Et maintenant, parlez, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Picot, faites les réserves que vous croirez convenables, elles seront consignées au procès-verbal que va rédiger M. le Maire. Parlez aussi, mesdemoiselles, faites vos plaintes, dites vos protestations, je veux que tout se passe légalement, et que si j'ai outrepassé mes pouvoirs, ce procès-verbal puisse vous servir à me faire condamner.

— Picot Limoëlan se tut et ses nièces firent comme lui.

A ce moment, le maire rentra avec sept ou huit hommes armés de pioches et de pelles, Morillon les conduisit au jardin, où tout le monde le suivit.

— Allons, mes gars, dit-il, retournez-moi cette terre-là, et à la première résistance que vous trouverez, que ce soit une pierre ou quelque chose qui ressemble à du bois, à du plâtre ou à du verre, je vous promets un bon pour-boire.

A cet ordre, Angélique Desilles et Li-

moëlan restèrent impassibles, mais Louise ne put avoir sur elle-même un empire assez grand pour cacher son émotion ; une pâleur glacée se répandit sur son visage.

— Prends garde ! prends garde ! lui dit tout bas Angélique.

— Laissez, laissez, ma belle enfant, dit Morillon en ricanant, la pâleur de mademoiselle votre sœur ne m'apprend rien ; je sais que les papiers du marquis de la Rouarie sont enfouis dans ce jardin.

— Cherchez, lui dit Angélique, froidement.

— Tenez, vous feriez bien mieux, fit Morillon d'un ton patelin, de me dire tout de suite où ils sont que de me forcer à gâter vos jolis arbustes, vos belles bordures de buis, et vos allées si soigneusement ratissées.

— Ah bien ! si c'est comme ça, dit Angélique en affectant un air ingénu, vous n'avez pas besoin de chercher, papa les a emportés.

Morillon ne doutait pas que Desilles

n'eût été averti de sa venue, il lui était donc facile de croire que sa fille disait vrai, et que Desilles avait emporté avec lui des papiers d'une telle importance. Mais la soudaine pâleur de Louise lui laissa croire que le jardin renfermait quelque chose.

Le travail des terrassiers commença. Pourtant, et quoique le jardin ne fût pas d'une grande étendue, c'était une rude et longue besogne que de fouiller partout.

Morillon ne voulut pas seulement employer son temps à examiner les ouvriers.

Il ordonna à Picot Limoëlan d'appeler et de faire comparaître tous les domestiques de la maison. Limoëlan, qui les connaissait tous, les appela par leur nom. Malheureusement, dans le désordre de cette journée, on avait oublié de le prévenir de l'arrivée de Marguerite, et de sa présence dans l'étable.

Lorsque tous ceux que Limoëlan avait mandés furent dans le jardin, Morillon les examina attentivement, leur adressa quelques questions, et s'assura rapidement qu'il ne pouvait rien apprendre d'eux et qu'ils n'étaient pour rien dans le secret de leur maître. Il allait leur or-

donner de se retirer, lorsqu'il dit à deux de ses gendarmes :

— Avant cela, parcourez un peu la maison, les granges, les écuries, et voyez s'il n'y reste pas encore quelqu'un.

Angélique Desilles pensa alors à Marguerite et dit :

— Il y a encore dans l'étable à vaches une pauvre fille de basse-cour ; elle est malade et couchée, et vous seriez bien bon d'aller jusqu'auprès d'elle pour l'interroger, au lieu de la faire venir ici.

— J'en suis désolé, ma belle enfant, dit Morillon ; mais je tiens à examiner les progrès de mes ouvriers. Delbenne ajouta-t-il, allez me chercher cette servante ; je reste avec ces gaillards-là.

Les terrassiers avaient déjà retourné un carré du jardin, mais inutilement. Poiré, qui les suivait de l'œil, haussait les épaules à tout moment.

— Qu'y a-t-il donc, citoyen Poiré? dit Morillon, et que désapprouvez-vous dans notre manière de procéder ?

— Rien, absolument rien, dit Poiré, si

ce n'est que je vous défie de trouver dans ce jardin rien de ce qui peut y être enterré.

— Je vous remercie de vos leçons, maître Poiré ; mais je veux que le diable m'emporte si je ne finis par découvrir ce qu'il y a, dussé-je retourner la terre jusqu'à vingt pieds de profondeur.

— Allez donc! dit Poiré en ricanant.

Delbenne revint; il était seul.

— Ah! ah! dit Morillon, est-ce que notre pauvre malade se serait enfuie?

— Non, répliqua le lieutenant de gendarmerie, mais elle dort, et elle est si pâle, elle a l'air d'être si faible, qu'en vérité c'est pitié d'éveiller cette pauvre jeune fille. On ne dort pas si bien quand on est coupable.

— Je ne crois pas au sommeil du juste, dit brutalement Morillon. Amenez-la moi.

A ce moment les terrassiers attaquèrent le carré où se trouvait le vieux saule au pied duquel on avait enterré le bocal renfermant les papiers de la Rouarie. Guillaume se promenait dans les petits

sentiers ménagés à travers les plates-bandes. Louise Desilles le suivait d'un regard plein d'anxiété, Guillaume s'arrêta un moment devant le saule. Louise faillit tomber. Heureusement que Morillon, qui ne la quittait pas des yeux, venait de voir arriver Marguerite, qu'il avait reconnue au premier coup-d'œil.

Il ne put dissimuler la joie que lui causait cette découverte, et il courut à elle d'un air railleur et galant.

— Comment ! s'était-il écrié en s'avançant gracieusement vers elle, Mademoiselle Marguerite Lemaître, ou Marchand,

ou tout autre nom, car monsieur votre père en a, je crois, une demi-douzaine ; comment! la fille d'un fonctionnaire public, ajouta-t-il avec le geste horrible d'un homme qui abat une tête; comment! une jeune personne bien élevée en est réduite à être servante de basse-cour!

— J'aime mieux faire ce métier que celui que vous faites, lui dit Marguerite en le regardant avec un souverain mépris.

— Mon métier est celui d'un bon patriote, ma belle citoyenne.

— Tant pis pour les patriotes si, pour leur ressembler, il faut être comme vous espion, délateur et assassin !

— Prends garde à ce que tu dis, misérable ! s'écria Morillon furieux.

— Je dis la vérité, repartit Marguerite. Vous avez pris d'ignobles déguisements pour voler les secrets de vos ennemis, et après avoir réussi, vous qui êtes, à ce qu'on dit, envoyé ici pour faire respecter la loi, vous avez assassiné un homme dans un chemin.

— Tu mens, misérable !

— Cet homme vit, et il le dira.

— Tu mens !

— C'est moi qui l'ai sauvé.

— Toi !

— Oui, moi, et c'est moi qui ai été avertir le marquis de la Rouarie de ta ruse infâme.

— Malheureuse ! fit Morillon exaspéré.

— Et c'est moi, dit Marguerite avec

une farouche persistance, qui ai encore averti les gens de cette maison de ton arrivée...

— Toi! fit Morillon au comble de la fureur. Arrètez cette malheureuse..... cette...

Morillon, à qui l'injure manquait, s'élança sur Marguerite le poing levé.

— Obéissez donc, dit Marguerite aux gendarmes, sans cela cet homme va mè traiter comme on le traitait au bagne.

Cette scène violente, imprévue, avait

appelé l'attention de tout le monde. Les travailleurs eux-mêmes s'étaient arrêtés et considéraient avec effroi et stupeur cette jeune fille qui bravait si courageusement l'agent suprême d'une autorité qui basait son pouvoir sur l'échafaud. Morillon s'en aperçut et s'écria avec violence :

— Eh bien ! que faites-vous là, malheureux, qu'avez-vous à me regarder ?

Puis il se retourna et reprit :

— Oui, oui... arrêtez cette fille.

Elle était déjà entre deux gendarmes.

— Liez-la, attachez-la.

— C'est inutile, fit Delbenne, elle ne nous échappera pas.

Morillon regarda Delbenne comme s'il ne pouvait comprendre qu'on pût résister à l'un de ses ordres.

— M'avez-vous entendu? reprit-il.

Delbenne fit un signe à l'un des gendarmes, qui attacha les mains de Marguerite.

— Serrez les cordes, dit Morillon.

—La torture est supprimée Monsieur, fit Limoëlan.

— Attachez aussi ce conspirateur, ce traître, cet aristocrate !

A cet ordre les ouvriers, qui étaient des paysans que le maire avait requis dans le village, s'arrêtèrent encore, et deux ou trois levèrent leurs bêches d'un air menaçant.

— Gendarmes, reprit Morillon, pré-

parez vos armes... en joue... et tuez le premier qui bouge.

Les paysans restèrent immobiles, mais ils ne reprirent point leur travail.

— A l'ouvrage! fit Morillon exaspéré, à l'ouvrage! fit-il en s'armant d'un pistolet.

Que Limoëlan eût fait un signe, et ces paysans se fussent élancés sur les gendarmes avant que ceux-ci eussent pu faire usage de leurs armes. La lutte se fût engagée, et si Morillon et les siens

eussent triomphé dans la maison de Desilles, ils ne seraient pas sortis du village, qui se fût levé au bruit de cette scène. Mais Limoëlan se crut sauvé, car on avait dépassé le saule au pied duquel se trouvaient les papiers; la bêche négligemment enfoncée n'avait pu atteindre la pierre placée à deux pieds de profondeur, et le terrain, d'abord si soigneusement recouvert par Desilles, mais maintenant bouleversé par ordre de Morillon, ne gardait plus aucune trace qui pùt désigner l'endroit fatal.

— Allons, mes enfants, obéissez et

travaillez, dit Limoëlan, c'est à nous à supporter le malheur des injustes soupçons qu'on a contre nous.

V

Les terrassiers reprirent leur travail. Poiré s'était assis sur la mardelle du puits et sifflottait un petit air moqueur. Les deux demoiselles Desilles se tenaient droites et les yeux baissés pour cacher la joie qu'elles éprouvaient aussi, car elles se croyaient sauvées. Quant à Margue-

rite, elle regardait Morillon d'un air de triomphe. Limoëlan se demandait ce qui pouvait pousser cette jeune fille à braver ainsi la colère de Morillon. Celui-ci contenait mal sa rage, se promenait activement et pressait les ouvriers avec des injures et des menaces. Tout-à-coup, mademoiselle Louise Désille pousse un cri.

— Qu'est-ce que c'est? dit Morillon en suivant le regard de la jeune fille.

— C'est le platane qu'on a planté le jour de la naissance d'Angélique, dit Louise, ne l'abattez pas.

— Brisez-le, arrachez-le, fouillez-le à six pieds ! cria le farouche commissaire, supposant que cette pieuse religion d'un souvenir de famille n'était que l'effroi qu'avait éprouvé Louise en voyant les ouvriers approcher de l'endroit fatal.

Et Morillon lui-même se met à l'ouvrage. On creuse, on creuse encore. On trouve un banc de pierre qui évidemment n'avait pas été dérangé depuis la formation de ces terrains. Morillon, de plus en plus irrité, y brise la bêche qu'il avait prise et sort du trou profond comme une bête fauve qui cherche une victime.

Il aperçoit Marguerite qui, rompue de fatigue, s'était appuyée contre un arbre.

Il va vers elle et la pousse brutalement en lui disant :

— Allons, debout !

Un cri d'horreur s'échappe de la bouche des spectateurs à cet acte de férocité.

— Qui ose parler ? dit Morillon.

— Moi ! s'écrie Delbenne, et je vous préviens d'une chose, c'est que si vous

recommencez des brutalités pareilles, je me retire à l'instant même.

— Gendarmes, arrêtez ce rebelle! s'écrie Morillon.

— Gendarmes, à vos rangs! reprend Delbenne avec autorité.

Les gendarmes obéissent, et Delbenne s'avance alors vers Morillon, que la colère suffoque. Le lieutenant, après lui avoir fait le salut militaire, lui dit alors d'un ton froid et sévère :

— Citoyen commissaire, je suis le chef

immédiat de ces hommes, ils ne peuvent et ne doivent recevoir d'ordres que de moi. Je suis prêt à prendre les vôtres ; je les leur transmettrai.

— Nous aurons à compter ensemble, citoyen lieutenant, répondit Morillon, et je vous ferai voir...

Delbenne resta immobile, et Morillon, voyant que c'était un parti pris, se contint et reprit :

— Vous me répondez de ces prisonniers, lieutenant, faites-y bien attention.

Aussitôt Delbenne lui tourna le dos.

Guillaume Poiré continuait à siffler d'un air railleur. La moitié du jardin était retournée, et les ouvriers n'avaient rien trouvé.

Morillon consulta sa montre, la fin du jour approchait, et s'il laissait venir la nuit sans que les habitants de la Fosse-Ingant vissent arriver les troupes qu'on leur avait annoncées, il se pourrait qu'ils découvrissent la ruse. Mille autres circonstances pouvaient trahir Morillon, ne fut-ce que l'arrivée de quelques autres habitants qui déclareraient n'avoir rencontré aucune force armée. Dans ce cas,

le danger de Morillon devenait imminent.

Plus d'un exemple lui faisait craindre d'être attaqué et massacré sans pitié. Les paysans de la Bretagne n'avaient pas encore appris à jouer avec le sang, mais déjà ils avaient tué quelques employés du pouvoir qui s'étaient présentés pour lever les impôts. Morillon avait beau presser les ouvriers, ils n'avançaient que lentement, ou bien, s'ils voulaient se hâter, ils ne faisaient qu'efleurer la terre de quelques pouces seulement. Morillon commençait à se désespérer. Tous les visages étaient mornes

et immobiles devant lui; personne à qui demander conseil. Il aperçut alors Guillaume Poiré toujours assis sur la mardelle du puits, toujours sifflotant et balançant ses jambes d'un air distrait. Morillon alla à lui.

— Tu m'as dit que les papiers avaient dû être enterrés dans le jardin...

—Je vous ai dit ce que j'avais entendu.

— Mais penses-tu qu'ils y soient?

— Je le parierais

— Comment faire pour les trouver ?

— Vous avez votre manière, qui vaut mieux que la mienne, dit Poiré insolemment, faites retourner le jardin à vingt pieds de profondeur et vous arriverez. Seulement, il vous faudra quarante hommes et quinze jours de travail.

— Comment t'y serais-tu pris, toi ?..... fit Morillon qui joua le tigre faisant patte de velours.

— Ah ! dame, je ne sais pas trop.... mais d'abord je n'aurais pas fait toucher à un brin d'herbe... regardez, les voilà

qui vont retourner ce carré de carottes... à quoi bon?...

— Mais pour le visiter...

— M'est avis que si on y avait fait un trou... les carottes manqueraient, ou que si on en avait repiqué d'autres, les fanes ne seraient ni si vertes ni si droites...

— C'est possible ; mais ce qui est fait est fait... Voyons, y a-t-il moyen de procéder autrement?...

— Dame, fit Poiré, m'est avis que si vous écriviez la lettre d'avis au payeur

de Nantes, pour les vingt mille francs *en argent*, ça m'ouvrirait l'esprit et les yeux.

Morillon réfléchit;... il reconnut enfin qu'il fallait céder.

— Eh bien! dit-il, je l'écrirai ce soir.

— Tout de suite; il doit y avoir de l'encre et des plumes dans la maison.

— Laisser ces gens-là seuls...

— Il n'y a pas de danger, dit Poiré, ils se croient sauvés.

Morillon demanda de quoi écrire; Louise l'accompagna dans la maison, et lui donna tout ce qu'il fallait.

Morillon écrivit; il lut tout haut à mesure qu'il écrivait, Poiré suivait le mouvement de la plume et de la voix pour s'assurer que Morillon n'écrivait pas autre chose que ce qu'il disait... Celui-ci finit en lisant :

— Et maintenant le salut d'usage... Je te salue, liberté, égalité, fraternité ou la mort... et je signe.

Mais, au lieu de cela, il avait ajouté à

sa lettre : « Vous ferez arrêter immédiatement l'homme qui vous remettra cette lettre. »

— Tiens, dit-il en la donnant à Guillaume, lis.

Morillon se souvenait de l'embarras de Poiré, lorsqu'il avait voulu lui faire lire sa commission dans le château de Nantes, et il profitait de son ignorance. Poiré fut pris à cette ruse.

Guillaume fit semblant de lire et rendit à Morillon la lettre, que celui-ci cacheta.

— Et maintenant, dépêchons, fit le commissaire de la Convention.

— Venez donc, dit Guillaume, ce sera bientôt fait.

Morillon avait tellement hâte d'atteindre enfin ce précieux dépôt, qu'il oublia Louise et rentra dans le jardin. A peine la jeune fille fut-elle libre, qu'elle s'échappa et courut se réfugier dans une maison voisine.

Guillaume rentré dans le jardin alla droit au saule, et s'écria :

— La cachette est là !

Limoëlan tressaillit ; Angélique seule resta impassible.

— Mais on y a déjà fouillé là, dit un paysan.

— Vrai ! lui dit Guillaume, et c'est toi qui as fouillé là...

— Oui, c'est moi.

— Et tu n'as pas été étonné de la facilité avec laquelle la bêche entrait dans la terre ?

— Quand il a plu, toutes les terres sont molles.

— Vrai ! reprit Guillaume, et la pluie détache le lierre du sol, n'est-ce pas ? et la pluie amasse au pied d'un saule des feuilles de charme et de platane plus épais qu'il n'y a de feuilles de saule... Va, va, mon gars, j'ai remué la terre, et je vas t'apprendre que je n'ai pas oublié mon métier.

Guillaume s'arma sur-le-champ de la bêche, et en trois ou quatre coups, il arriva à la pierre.

—Nous y sommes, s'écria-t-il.

Il dégagea rapidement la pierre, la releva, et montrant le trou qui descendait à une grande profondeur, il dit à Morillon :

—Est-ce qu'il n'y a rien au fond de ça?

— Oui, oui, fit Morillon ravi : je vois quelque chose qui reluit; c'est un coffre de fer.

— Non point, dit Guillaume, qui élargissait le trou pour pouvoir parvenir au fond... ce n'est ni du fer ni du cuivre.

Il se coucha sur le sol, enfonça son bras dans le trou, et retira le précieux bocal, qu'il remit à Morillon.

— Ce sont des papiers, s'écria celui-ci avec une sorte de délire et embrassant le bocal. Nous tenons enfin les preuves... Monsieur de Limoëlan, ajouta-t-il avec un sourire insultant, vous convient-il d'assister à l'inventaire que nous allons faire?

— Je le demande, monsieur.

Morillon, Delbenne, le maire et les gendarmes rentrèrent dans le salon avec

les prisonniers. Morillon ouvrit le bocal, retira une liasse et se mit à la feuilleter. Il éclatait en transport joyeux à chaque papier qu'il consultait. D'abord il trouva le plan de l'association écrit de la main de Thérèse Moëllien, puis la commission donnée par les princes à la Rouarie, les lettres de Calonne, les brevets signés en blanc... des lettres écrites par Louise Desilles à la Rouarie, et qui lui apprenaient les démarches faites par son père, le compte rendu des dépenses et des recettes de l'association.

Morillon prenait chacun de ces papiers les uns après les autres, les numé-

rotait, les classait; il ne tenait pas sur son siége, il parlait et gesticulait; arrivé aux lettres de Louise, il s'écria :

— Ah ! ah ! où est-elle donc cette demoiselle qui tient les livres de la conspiration ? Assurez-vous de mademoiselle Louise Desilles.

— Où est-elle ? dit Delbenne.

Limoëlan la chercha des yeux.

— Oh ! s'écria Morillon... elles étaient deux... où est l'autre ?... où est cette Louise ?

— C'est moi ! dit Angélique en se présentant froidement.

— Je m'en doutais, la belle, dit Morillon, l'autre n'était pas de force... mais ne vous alarmez pas, vous serez en bonne compagnie, je l'espère.

Et en disant cela, il se mit à feuilleter, à ouvrir, à parcourir rapidement les papiers qu'il n'avait pas encore classés. Cependant, au bout de quelques minutes, son visage s'assombrit, il reprit tous les papiers, il les examina de nouveau, les retourna, les déplia l'un après l'autre. Ce qu'il cherchait avant toutes choses

manquait à sa découverte... La liste des conjurés n'était pas dans le bocal.

L'insatiable cruauté de Morillon fut frappée d'un tel désappointement, qu'après s'être enfin bien convaincu que ce document précieux lui avait échappé, il omba accablé sur son siége, comme un homme frappé par un horrible malheur.

— Rien ! s'écria-t-il avec désespoir, rien !

Morillon ne comptait donc pour rien d'avoir découvert les preuves flagrantes de cette conspiration à laquelle à Paris

on s'obstinait à ne pas croire. Cependant il avait en mains le plan de cette dangereuse entreprise, les pièces qui montraient que la plupart des nobles de la Bretagne conspiraient avec les princes exilés à l'étranger; il savait qne Calonne leur envoyait des fonds; enfin, grâce à lui, la Convention pouvait justifier cette imputation de Danton, que l'Angleterre repoussait comme une calomnie, c'est-à-dire la fabrique permanente de faux assignats; tant de documents importants, une découverte si grave, ne lui semblaient rien, du moment qu'il ne pouvait traîner à sa suite une foule de

coupables pour les jeter au tribunal révolutionnaire et de là à l'échafaud.

C'est que Morillon avait rêvé un effroyable triomphe. Il comptait apprendre tous les noms des conjurés et alors les poursuivre, les attaquer, les saisir ; puis, lorsqu'il en eût assemblé deux cents, demander à la Convention une armée pour les conduire jusqu'à Paris, et là faire son entrée à la tête des régiments qu'on lui eût donnés, traînant entre deux files de soldats quarante charrettes chargées de prisonniers avec le nom de chacun inscrit sur de larges écriteaux.

Pour cette entrée triomphale, Morillon s'était arrangé un terrible costume, il avait tracé l'ordre de la marche, il avait vu son arrivée à la Convention, il avait préparé son discours. Enfin il se rappelait avoir vu jadis un général rapportant dans une pompeuse cérémonie des drapeaux pris sur l'ennemi et il s'était écrié :

— Je ferai mieux que d'offrir à un roi des chiffons déchirés, je ferai hommage à la patrie de la tête de ses ennemis.

Tel était ce misérable saltimbanque ; monstre de férocité qui épouvanta assez la Bretagne pour qu'elle s'imaginât avoir

rencontré le plus terrible persécuteur que la Convention pût lui envoyer. Malheureux pays! qui devait oublier le nom de Morillon, effacé sous le souvenir sanglant de Carrier.

La consternation de Limoëlan et d'Angélique à la découverte du bocal avait dû faire croire à Morillon qu'il avait trouvé tout ce que cette maison renfermait d'important. Après quelques recherches infructueuses dans diverses parties de la maison, il se résigna à la découverte qu'il avait faite et donna ses ordres pour le départ.

Il était temps; comme il l'avait prévu, les habitants de la Fosse-Ingant, après avoir vainement attendu les troupes annoncées par Morillon, s'étonnèrent de ne point les voir arriver; quelques habitants, plus curieux ou plus intrépides, avaient été dans les environs et en étaient revenus, assurant qu'on ne voyait d'aucun côté la moindre apparence d'une prochaine arrivée de troupes.

Cependant Morillon resta avec Delbenne dans la maison Desilles, tandis que les gendarmes allaient chercher les chevaux à l'auberge où ils les avaient déposés et les ramenaient avec eux.

Quelques groupes observaient déjà de loin la maison. En voyant les chevaux bridés et harnachés, on devina que les gendarmes allaient quitter la Fosse-Ingant. Aussitôt on s'appela, on s'excita, et bientôt une troupe assez nombreuse s'amassa aux abords de la demeure de Desilles. Pendant ce temps, les gendarmes étaient rentrés dans la cour de cette maison, dont on avait fermé les portes.

Picot Limoëlan avait été mis en croupe de Delbenne, les mains attachées derrière le dos et lié à lui par une forte sangle. Angélique Desilles, qui conti-

nuait à se présenter sous le nom de Louise, avait été également mise en croupe derrière Morillon, liée et enchaînée comme son oncle, Marguerite, également enchaînée, avait été confiée à Guillaume Poiré.

Lorsque toute la troupe fut à cheval, quatre des gendarmes qui la composaient se mirent en tête ; Delbenne, Morillon et Poiré se placèrent au centre avec un gendarme sur chaque flanc ; les quatre autres cavaliers formèrent l'arrière-garde de cette escouade.

A un signe de Morillon, le maire ouvrit rapidement et à deux battants la

grande porte de la cour, et la cavalerie sortit au grand trot, le sabre au poing. A cette brusque apparition, le groupe assez peu nombreux qui était en face de la maison se dispersa avec épouvante. La troupe s'élança au galop, et Morillon était déjà hors de portée avec ses prisonniers, que les paysans s'informaient encore de ce qui s'était passé dans la maison, et du nom de ceux que le commissaire de la Convention emmenait avec lui.

Mais ce ne fut pas là l'atteinte la plus cruelle que reçut la vaste conjuration de la Rouarie.

V

Fontevieux et Thérèse, échappés de la Fosse-Ingant, avaient refusé de suivre Desilles, qui, après les avoir rejoints, poursuivit son chemin jusqu'à la place de Saint-Malo et y trouva une barque qui put le transporter jusqu'à Jersey. Fontevieux avait cédé, en cette circons-

tance, à la volonté de Thérèse Moëllien, qui comptait trouver un asile assuré dans la forêt de Fougères. Pour elle, le moment de l'insurrection approchait, et elle voulait être présente au jour annoncé par la Rouarie; d'ailleurs, elle comptait sur les paysans des environs de Fougères, qui la connaissaient personnellement.

Ils se détournèrent de la route suivie par Desilles, et, après deux heures de marche, ils se crurent hors de toute atteinte. Ils continuèrent paisiblement leur chemin, de façon qu'à la nuit tombante ils se trouvèrent à une petite distance de

Fougères. Il était six heures du soir. Fontevieux et Thérèse arrivèrent à l'embranchement d'un chemin qui conduisait d'un côté à la ville, de l'autre à une ferme appartenant à la famille Moëllien.

Il avait été convenu entre eux qu'ils se rendraient à cette ferme ; mais avant de s'engager tout-à-fait dans le chemin qui devait les y mener, Thérèse arrêta son cheval et resta un moment silencieuse.

Fontevieux attendit pendant quelques minutes, et, voyant que la rêverie de Thérèse continuait, il lui dit doucement :

— Eh bien! ne voulez-vous pas poursuivre notre marche?

Thérèse étendit doucement la main vers la ville de Fougères et lui dit :

— Là, Georges, à deux pas de nous, est la maison où ma mère est morte, la maison où je suis née, la maison où j'ai vécu innocente et pleine de douces rêveries ; ne la reverrai-je donc pas avant de mourir?

— Vous la reverrez, dit Fontevieux; mais alors vous y rentrerez en maîtresse et non pas en fugitive ; vous la reverrez,

et alors elle retentira de cris de joie et d'admiration, car ce jour-là votre cause aura triomphé, ce jour-là le succès aura couronné vos héroïques efforts.

— Je ne le crois pas, Georges; vous avez entendu la Rouarie : « A bientôt, » nous a-t-il dit en rendant le dernier soupir. Georges, je ne verrai pas le triomphe de notre cause.

— Chassez ces funestes pensées, reprit Fontevieux, je prévoyais qu'elles arriveraient à votre esprit en approchant de ces lieux où la joie a été la compagne de votre jeunesse.

Thérèse n'entendait pas Fontevieux ; elle était sous l'empire d'une de ces pensées qui s'emparent douloureusement du cœur, et elle reprit avec une voix pleine de larmes :

— Georges, je veux voir la maison de ma mère.

— C'est une imprudence, Thérèse, une grave imprudence. Entrer dans une ville où il y a une garnison républicaine, c'est aller chercher le péril à plaisir.

— Je n'y resterai qu'une heure et j'i-

rai seule ; cette nuit, je vous le jure, je vous aurai rejoint à la ferme.

— Allons donc à Fougères, Thérèse, dit Fontevieux, allons...

— Merci, Georges, reprit Thérèse en s'élançant rapidement dans la direction de la ville, merci.

Au bout d'une heure de marche ils y arrivèrent. La nuit était close, la plupart des boutiques étaient fermées, c'est à peine si on voyait de rares lumières luire à travers les vitres de quelques maisons bourgeoises. Les rues étaient désertes et

ils ne rencontrèrent que des passants attardés qui ne parurent nullement s'étonner de voir deux cavaliers traverser rapidement la ville.

La maison de Thérèse Moëllien était située à quelques pas de l'église : du côté de la campagne, le vaste jardin qui en dépendait bordait le mur du cimetière et n'en était séparé que par une ruelle étroite; du côté de la ville, la façade de la maison ouvrait sur une espèce de carrefour, à l'angle duquel était un café fréquenté par les officiers de la garnison. Il eût été imprudent de se présenter à la porte principale de la maison;

Thérèse et Fontevieux résolurent d'y entrer par la porte qui ouvrait sur la ruelle déserte.

Ils parvinrent aisément à la petite porte du jardin, mais c'est en vain qu'ils frappèrent à plusieurs reprises, les gens de la maison ne les entendirent pas.

Malheureusement pour eux, quelqu'un les avait entendus. Le gardien du cimetière, dont la maison était à quelque distance et de l'autre côté de la ruelle, fut éveillé par le bruit des coups frappés à la porte du jardin. Il se leva, se plaça à une petite lucarne, et put voir

deux personnes qui essayaient de pénétrer dans cette demeure depuis si longtemps inhabitée, et dont la garde était confiée à un vieux domestique et à sa femme.

Sans comprendre le but de ceux qui voulaient entrer dans cette maison, le gardien resta à sa lucarne pour les examiner ; et, dans l'ombre de la nuit, il vit un des cavaliers franchir le mur de clôture, ouvrir la porte, et tous deux pénétrer immédiatement dans le jardin. En effet, Fontevieux avait préféré ce moyen au danger de se présenter à la porte principale.

Le gardien du cimetière s'imagina

avoir découvert une tentative de vol et se demanda s'il ne devait pas aller prévenir l'autorité, mais la peur de passer dans la ruelle le retint chez lui, toute la nuit, du moins.

Cependant Thérèse et Fontevieux eurent bientôt traversé le vaste jardin attenant à la maison. Thérèse laissa son cheval aux mains de Fontevieux et s'avança seule du côté d'une petite basse-cour sur laquelle ouvrait la fenêtre du logement des vieux domestiques. Elle frappa doucement aux carreaux, à travers la grille qui les défendait. Les deux vieillards se levèrent avec épouvante à

ce bruit inattendu. Elle frappa de nouveau, et le vieux Fampoux vint ouvrir la fenêtre en demandant d'une voix menaçante :

— Qui est là ?

— C'est moi, dit Thérèse.

— Mademoiselle ! s'écrièrent-ils avec éclat.

Et les deux pauvres gens, oubliant que leur maîtresse était dehors et leur avait ordonné de lui ouvrir, tombèrent à genoux en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni !

— Pas de bruit, leur dit Thérèse en se penchant à la croisée, et calmez-vous tous deux. Toi, Marthe, va m'ouvrir la porte du salon, du côté du jardin, et toi, Baptiste, va prendre nos chevaux, que tu trouveras sous le grand poirier à côté du puits.

Thérèse éprouvait un singulier bonheur à donner ces ordres ; il lui semblait retrouver tout le calme de sa vie passée en parlant du grand poirier qu'elle avait si souvent escaladé dans son enfance, en parlant du vieux puits dont sa mère lui défendait toujours de s'approcher.

La vieille femme se hâta d'entrer dans l'intérieur pour ouvrir à sa maîtresse, et Fampoux suivit Thérèse, qui revint dans le jardin pour gagner la porte du salon.

— Tu trouveras M. Fontevieux, dit-elle à Baptiste, qui tient les chevaux, et tu lui diras de venir me retrouver.

— Ah! dit le vieux domestique, c'est ce brave M. de Fontevieux; tenez, je le disais tout-à-l'heure à ma femme, qu'il ne vous abandonnerait pas, lui!

Thérèse monta les marches du perron, sur lequel le salon de sa maison

ouvrait par une vaste porte-fenêtre. Elle entendit bientôt la vieille Marthe détachant à grand'peine la grosse barre de fer qui maintenait les volets intérieurs; puis il fallut ouvrir la porte, puis les volets qui la défendaient extérieurement, et ce fut un travail si difficile, que Fontevieux était déjà près de Thérèse, lorsque Marthe détacha le dernier verrou, et s'élança joyeusement vers sa jeune maîtresse, en lui disant :

— Entrez, entrez.

Marthe avait déposé une misérable chandelle à l'angle de la cheminée de ce

vaste salon boisé. L'aspect en était triste et sombre, il glaça Fontevieux. Mais Thérèse était toute à la joie de revoir sa maison ; elle courut jusqu'au milieu du salon, s'y arrêta, le regarda long-temps, et puis se dirigeant vers un cadre posé à l'un des côtés de la cheminée, elle tomba à genoux et se mit à fondre en larmes, en disant :

— Oh ! ma mère, ma mère !

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.

